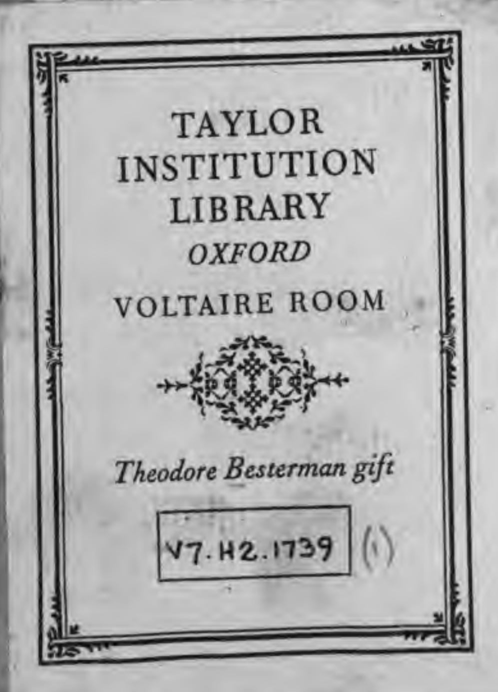
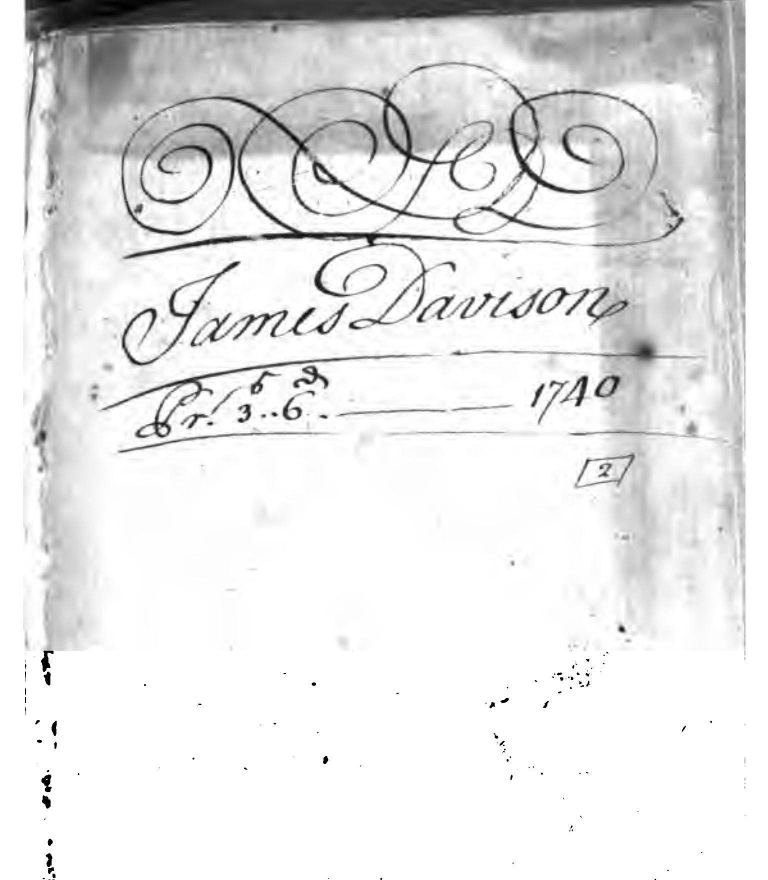



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V7. H2. 1739 (1)



James Davison
Pr. 3..6 — 1740
2

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE,

PAR Mr. DE VOLTAIRE.

Nouvelle Edition revue, corrigée, augmentée de beaucoup de particularités très-interessantes, & imprimée sur le Manuscrit de l'Auteur.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez *Etienne-Ledet* & Compagnie.
M. DCC. XXXIX.

AVERTISSEMENT
DES
EDITEURS.

NOUS réimprimons d'autant plus volontiers cette Histoire, que l'Auteur a mis plus de ſoin à la corriger. Nous oſons dire que jamais Hiſtoire contemporaine n'a été écrite avec plus de vérité, l'Auteur n'ayant écrit par aucun interêt, n'ayant jamais eu rien à eſpérer ni à craindre des Puiſſances dont il parle, & ſon Livre étant le fruit des entretiens qu'il a eus avec pluſieurs témoins oculaires.

Son Ouvrage eſt ſi véritable, que quand le Sr. de la Mottraye, qui étoit en Turquie à la ſuite de Mr. Fabrice, a voulu écrire contre Mr. de Voltaire, tout ce qu'il lui a reproché ſe terminoit à dire, que lui de la Mottraye avoit dans ſa Valize une paire d'Heures que Mr. de Voltaire diſoit qu'il avoit à la main : qu'un certain Valet de Chambre n'avoit pas eu certaine commiſſion : que Mr. de Voltaire avoit oublié de dire que Mr. le Fort avoit été Garçon apprenti chez Mr. Franconis ; & autres omiſſions auſſi conſidérables.

C'eſt ce qu'on peut voir dans les Remarques dudit Sr. de la Mottraye, que nous avons laiſſées à la fin du II. Tome, afin que ceux qui ne les ont pas lues puiſſent juger de leur peu de ſolidité. Au reſte, nous avons eu ſoin de faire imprimer les Noms propres ſelon l'orthographe du Manuſcrit, comme l'Auteur nous l'a recommandé.



DISCOURS

SUR L'HISTOIRE

DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Hiſtoire particuliére. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les Princes: il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve; & ce nombre ſeroit encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenoit que de ceux qui ont été juſtes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux

qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII. avoit pour son Peuple; on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le Pere; on benira la mémoire de Henri IV. qui conquit son héritage à force de vaincre & de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protégé les Arts que François I. avoit fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais Princes, comme on se souvient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les Tyrans & les bons Rois sont les Conquérants, mais plus approchant des premiers: ceux-ci ont une réputation écla-

tante ; on est avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable foiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniére brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Grece, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t-il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans

les Tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'Epoques?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le Public est inondé de Volumes sous le nom de Mémoires, d'Histoire de sa Vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par-là les Livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les employeroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'Histoire seule, depuis deux Siècles, en Europe.

Cette demangeaison de transmettre à la Postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des Siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse

très-ordinaire à ceux qui ont vêçu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vêcu, comme la plus belle qui ait jamais été: le Roi qu'ils ont vu, comme le plus grand Monarque; les affaires dont ils se sont mêlez, comme ce qui a jamais été de plus important dans le Monde. Ils s'imaginent que la Postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa Cour soit troublée d'intrigues, qu'il achete l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires & quelques défaites, ses Sujets échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être

nés

nés dans l'époque la plus ſingu-liére depuis la création. Qu'arri-ve-t-il? ce Prince meurt, on prend après lui des meſures toutes dif-férentes, on oublie & les intri-gues de ſa Cour, & ſes Maîtreſ-ſes, & ſes Miniſtres, & ſes Gé-néraux, & ſes Guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a ſi-gné des milliers de Traités, & donné autant de batailles; & les belles ou infâmes actions ſont in-nombrables. Quand toute cet-te foule d'événemens & de dé-tails ſe préſente devant la Poſté-rité, ils ſont preſque tous anéan-tis les uns par les autres; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par

quel-

quelque Ecrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des Portraits d'hommes obscurs peints par de grands Maîtres.

On se seroit donc bien donné de garde d'ajouter cette Histoire particuliére de Charles XII., Roi de Suède, à la multitude des Livres dont le Public est accablé, si ce Prince & son Rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été du consentement de toute la Terre les Personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette Vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, si ce Livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a

point

point de Souverain qui, en lisant la Vie de Charles XII., ne doive être guéri de la folie des Conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire: J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste; j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII.? Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que devroient espérer les autres Princes qui auroient la même ambition avec moins de talents & de ressources?

On a composé cette Histoire sur des recits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII & de Pierre le Grand, Empereur de Moscovie; & qui s'étant retirés dans un Païs libre long-tems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun interêt de déguiser la véri-

té. Mr. Fabrice, qui a vêcu sept années dans la familiarité de Charles XII., Mr. de Fierville, Envoyé de France, Mr. de Villelongue, Colonel au service de Suède, Mr. de Poniatowski même ont fourni les Mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort différente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de Charles XII. Si l'on a obmis plusieurs petits combats donnés entre les Officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'Histoire de ces Officiers, mais seulement celle du Roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus interessans. On est persuadé que l'Histoire d'un Prince n'est

n'eſt pas tout ce qu'il a fait ; mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la Poſtérité.

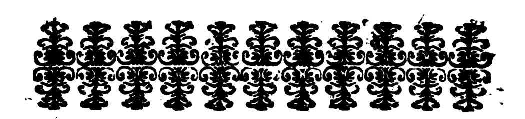
On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes qui étoient vrayes lorſqu'on écrivit cette Hiſtoire en 1728. ceſſent déja de l'être aujourd'hui en 1739. Le Commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'Infanterie Polonoiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une Hiſtoire, ſonger au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Rets, prendroit les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Hiſtoire des belles années de Louïs XIV. diroit : Les Français ſont nés pour obéïr, pour vaincre & pour cultiver les Arts.

Un

Un autre qui verroit les Mémoires des premiéres années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre Nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux Fanatiques de Cromwel, que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sai si les Suédois pourroient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : Il étoit brave un tel jour ; il faudroit dire en parlant d'une Nation, elle paroissoit telle sous un tel Gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince & quelque Mi-

niſtre trouvoient dans cet Ouvrage des vérités deſagréables; qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au Public de leurs actions: que c'eſt à ce prix qu'ils achetent leur grandeur: que l'Hiſtoire eſt un témoin & non un flatteur; & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.



ARGUMENT
DU
LIVRE PREMIER.

Histoire abregée de la Suède jusqu'à Charles XII.: Son éducation, ses Ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularités très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie, la Pologne & le Dannemarck se réunissent contre Charles XII.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUÈDE.

LIVRE PREMIER.



LA Suède & la Finlande composent un Royaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce Païs, large de deux cens de nos lieues, & long de trois cens, s'étend du Midi au Nord, de-

puis le cinquante-cinquième degré, ou environ, jusqu'au soixante & dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni Printems, ni Automne. L'Hyver y régne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'Eté succédent tout à coup à un froid excessif; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amenent ailleurs les Saisons, & en rendent le changement plus doux. La Nature en récompense a donné à ce climat rude, un Ciel serain, un air pur. L'Eté, presque toujours échauffé par le Soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hyver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent, à proportion que le Soleil s'éloigne plus de la Suède; & la lumiére de la Lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par des feux semblables à la lumiére zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les Bestiaux y sont plus petits que dans les

Païs

Païs méridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y ſont plus grands. La ſérénité du Ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus longtems que les autres hommes, quand ils ne s'affoibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les Nations ſeptentrionales ſemblent aimer d'autant plus que la Nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim & la miſére; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, ayant longtems négligé & cultivant mal aujourd'hui le Commerce, qui ſeul pourroit leur donner ce qui manque à leur Païs. C'eſt principalement de la Suède, dont une partie ſe nomme encore Gothie, que ſe débordérent ces multitudes de Goths qui inondérent l'Europe, & l'arrachérent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'uſurpateur & le tyran.

Les Païs ſeptentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne

le ſont de nos jours, parce que la Religion laiſſoit aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes : que ces femmes elles-mêmes ne connoiſſoient d'opprobre que la ſtérilité & l'oiſiveté ; & qu'auſſi laborieuſes & auſſi robuſtes que les hommes, elles en étoient plutôt & plus longtems fécondes.

La Suède fut toujours libre juſqu'au milieu du quatorzième Siècle. Dans ce long eſpace de tems le Gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la Liberté. Leur premier Magiſtrat eut le nom de Roi, tître qui en différens Païs ſe donne à des Puiſſances bien différentes ; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu ; & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien ſans le Sénat ; & le Sénat dépendoit des Etats-Généraux que l'on convoquoit ſouvent. Les Repréſentans de la Nation dans ces grandes Aſſemblées, étoient les Gentils-hom-

hommes, les Evêques, les Députés des Villes; avec le tems on y admit les Païsans mêmes, portion du Peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fiére aujourd'hui d'avoir subjugué Rome, il y a treize Siècles, fut mise sous le joug par une femme, & par un Peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du Nord, Reine de Dannemarck & de Norwege, conquit la Suède par force & par adresse, & fit un seul Royaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle secoua le joug des Danois: elle le reprit: elle eut des Rois; elle eut des Administrateurs. Deux Tyrans l'opprimérent d'une maniére horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern II. Roi de Dannemarck, monstre formé de vices, sans aucune vertu; l'autre un Archevêque d'Upsal, Primat

du Royaume, auſſi barbare que Chriſtiern. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les Conſuls, les Magiſtrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape; pour avoir défendu les droits de l'État contre l'Archevêque. Enſuite ils abandonnérent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé ſans diſtinction d'âge ni de ſexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, deſunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le Deſpotiſme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel Événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaza, jeune homme deſcendu des anciens Rois du Païs, ſortit du fond des Forêts de la Dalecarlie, où il étoit caché, & vint délivrer la Suède. C'étoit une de ces grandes âmes que la Nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes: ſa taille avantageuſe & ſon grand air

lui

lui faiſoient des partiſans dès qu'il ſe montroit. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus perſuaſive qu'elle étoit ſans art : ſon génie formoit de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes ; ſon courage infatigable les faiſoit réuſſir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un Siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un Chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaza avoit été Otage de Chriſtiern, & retenu priſonnier contre le Droit des Gens. Echapé de ſa priſon il avoit erré, déguiſé en Païſan, dans les Montagnes & dans les Bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vu réduit à la néceſſité de travailler aux Mines de cuivre pour vivre & pour ſe cacher. Enſéveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le Tyran. Il ſe découvrit aux Païſans, il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion

naturelle. Il fit en peu de tems de ces Sauvages des Soldats aguerris. Il attaqua Chriftiern & l'Archevêque, les vainquit fouvent, les chaffa tous deux de la Suède, & fut élu avec juftice par les Etats, Roi du Païs dont il étoit le libérateur.

A peine affermi fur le trône, il tenta une entreprife plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui, ayant prefque toutes les richeffes de la Suède, s'en fervoient pour opprimer les Sujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette Puiffance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit rendue facrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de fes Miniftres. En moins de deux ans, il rendit la Suède Luthérienne par la fupériorité de fa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainfi conquis ce Royaume, comme il le difoit, fur les Danois & fur le Clergé, il régna heureux & abfolu jufqu'à l'âge de foixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laiffant fur le Trône fa famille & fa religion.

L'un

L'un de ſes deſcendans fut ce Guſtave-Adolphe, qu'on nomme le grand Guſtave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent Places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le Trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puiſſance de l'Empereur que celle de l'Héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires, contribua alors en effet à l'abaiſſement de la Maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au Cardinal de Richelieu, qui ſavoit l'art de ſe faire une réputation, tandis que Guſtave ſe bornoit à faire de grandes choſes. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être détrôner l'Empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valſtein, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'eſtime de ſes Ennemis.

Sa fille Christine, née avec un génie rare, aima mieux converser avec des Savans, que de régner sur un Peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le Trône, que ses Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, & les Papes triomphérent trop de la conversion d'une femme qui n'étoit que Philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des Arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suède à élire en sa place son Cousin Charles-Gustave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc de Deux-Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre Bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit long-tems la guerre heureu-

reuſement contre les Danois : aſſiégea leur Capitale : réunit la Scanie à la Suède ; & fit aſſûrer, du moins pour un tems, la poſſeſſion de Sleſwich au Duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes Sujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans comme le grand Guſtave, avant d'avoir pu achever cet Ouvrage du Deſpotiſme que ſon fils Charles XI. éleva juſqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ſes Ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes Sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épouſa en 1680. Ulrike Eléonor, fille de Fréderic III. Roi de Dannemarck, Princeſſe vertueuſe, & digne de plus de confiance que ſon

ſon Epoux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été ſur la Terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualitez de ſes Ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain, touchant ſa perſonne & ſes actions.

A ſix ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour Gouverneur Monſieur de Nordcopenſer, homme ſage & aſſez inſtruit. Le premier Livre qu'on lui fit lire fut l'Ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il ſût connoître de bonne heure ſes Etats & ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis auſſi-bien que ſa Langue maternelle. A l'âge de ſept ans il ſavoit manier un Cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſoit, & qui découvroient ſes inclinations martiales, lui formérent de bonne heure une conſtitution vi-

gou-

goureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portoit ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avoit une opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'averſion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemarck l'entendoient, il l'apprit bien vîte, & en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même maniére pour l'engager à entendre le Français; mais il s'obſtina, tant qu'il vêcut, à ne jamais s'en ſervir, même avec des Ambaſſadeurs Français, qui ne ſavoient point d'autre Langue.

Dès qu'il eut quelque connoiſſance de la Langue Latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce Livre un goût que le ſujet lui inſpiroit beaucoup plus encore que le ſtile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui ayant demandé ce qu'il penſoit d'Aléxandre? *Je penſe*, dit le Prince, *que je voudrois lui reſſembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vêcu que trente-deux ans.

Ah!

Ah! reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des Royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son Pere, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'Apartement du Roi à regarder deux Cartes géographiques, l'une d'une Ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga Capitale de la Livonie, Province conquise par les Suédois depuis un Siècle. Au bas de la Carte de la Ville Hongroise il y avoit ces mots tirés du Livre de Job: *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit beni.* Le jeune Prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la Carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas* (*). Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il

(*) Deux Ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

Il avoit onze ans lorſqu'il perdit ſa Mere. Cette Princeſſe mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie cauſée par les chagrins que lui donnoit ſon Mari, & par les efforts qu'elle faiſoit pour les diſſimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes Sujets par le moyen d'une eſpèce de Cour de Juſtice, nommée le Chambre des Liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de Citoyens ruïnés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, Veuves, Orphelins, rempliſſoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pouſſer des cris inutiles. La Reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jetta en larmes aux pieds de ſon Mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes Sujets. Le Roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-

dit-on, avec une dureté qui avança ſes jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de ſon âge, & dans la trente-ſeptième de ſon régne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la déciſion de leurs querelles à ſa médiation, & qu'il avoit déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puiſſances.

Il laiſſa à ſon fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & reſpecté au dehors, des Sujets pauvres; mais belliqueux & ſoumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Miniſtres habiles.

Charles XII. à ſon avénement, non-ſeulement ſe trouva maître abſolu & paiſible de la Suède, & de la Finlande; mais il régnoit encore ſur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il poſſédoit Wiſmar, Wibourg, les Iſles de Rugen, d'Oeſel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ſes Ancêtres, aſſûrées à ſa Couron-

ronne par une longue poſſeſſion, & par la foi des Traités ſolomnels de Munſter & d'Oliva, ſoutenus de la terreur des armes Suédoiſes. La paix de Ryſwick commencée ſous les auſpices du Pere, fut conclue ſous ceux du Fils : il fut le Médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les Loix Suédoiſes fixent la majorité des Rois à quinze ans [redacted] Charles XI. abſolu en tout, re[redacted]rda par ſon Teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſoit par cette diſpoſition les vûes ambitieuſes de ſa mere Edwige-Eléonor de Holſtein, Veuve de Charles X. Cette Princeſſe fut déclarée par le Roi ſon fils tutrice du jeune Roi ſon petit-fils, & Régente du Royaume, conjointement avec un Conſeil de cinq perſonnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de ſon fils Charles XI. une pompe funèbre d'une magnificence à laquelle la Suède n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les Bourgeois de Stockolm portaſſent trois ans le deuil. Il ſembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils

qu'ils en reſſentoient moins, de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Régente avoit eu part aux affaires ſous le régne du Roi ſon fils. Elle étoit avancée en âge; mais ſon ambition plus grande que ſes forces & que ſon génie, lui faiſoit eſpérer de joüir long-tems des douceurs de l'autorité, ſous le Roi ſon petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince paſſoit ſon tems à la chaſſe, ou s'occupoit à faire la revûe des Troupes: il faiſoit même quelquesfois l'exercice avec elles; ces amuſemens ne ſembloient que l'effet naturel de la vivacité de ſon âge. Il ne paroiſſoit dans ſa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente; & cette Princeſſe ſe flattoit que les diſſipations de ces exercices le rendroient incapable d'application, & qu'elle en gouverneroit plus long-tems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de ſon Pere, il venoit de faire la revûe de pluſieurs Régimens: le Conſeiller d'E-

tat

tat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majesté à quoi Elle songe si sérieusement? *Je songe*, répondit le Prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.* Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi : il proposa cette négociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du Roi ; Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Régence furent bien-tôt persuadés. C'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allérent en Corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les États-

tats-Généraux étoient aſſemblés alors. Les Conſeillers de la Régence y pro-
1697 poſérent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la choſe fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de ſorte que Charles XII. ſouhaitta de régner, & en trois jours les Etats lui déférérent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & ſon crédit tombérent en un inſtant. Elle mena depuis une vie privée, plus ſortable à ſon âge, quoique moins à ſon humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre ſuivant. Il fit ſon entrée dans Stockolm ſur un Cheval alezan, ferré d'argent, ayant le Sceptre à la main & la Couronne en tête, aux acclamations de tout un Peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, & concevant toujours de grandes eſpérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de faire la cérémonie du Sacre & du Couronnement : c'eſt de tant de droits que ſes Prédéceſſeurs s'étoient arrogés, preſque le ſeul qui lui reſte. Aprés avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au Prince, il tenoit en-

entre ſes mains la Couronne pour la lui remettre ſur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & ſe couronna lui-même, en regardant fiérement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gémi ſous le Deſpotiſme du Pere, ſe laiſſérent entraîner à louer dans le Fils cette fierté, qui étoit l'augure de leur ſervitude.

Dès que Charles fut maître, il donna ſa confiance & le maniement des affaires au Conſeiller Piper, qui fut bien-tôt ſon Premier Miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui eſt une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers tems de l'adminiſtration du Roi ne donnérent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de régner. Il n'avoit à la vérité aucune paſſion dangereuſe ; mais on ne voyoit dans ſa conduite que

des emportemens de jeuneſſe, & de l'opiniâtreté. Il paroiſſoit inappliqué & hautain. Les Ambaſſadeurs qui étoient à ſa Cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suède avoit de lui la même opinion, perſonne ne connoiſſoit ſon caractère; il l'ignoroit lui-même, lorſque des Orages, formés tout-à-coup dans le Nord, donnérent à ſes talens cachés occaſion de ſe déployer.

Trois puiſſans Princes voulant ſe prévaloir de ſon extrême jeuneſſe, conſpirérent ſa ruïne preſque en même tems. Le premier fut Frideric IV. Roi de Dannemarck ſon Couſin: le ſecond, Auguſte, Electeur de Saxe, Roi de Pologne; Pierre le Grand, Czar de Moſcovie, étoit le troiſième, & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de ſi grands événemens, & commencer par le Dannemarck.

☞ De deux ſœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épouſe le Duc de Holſtein, jeune Prince plein de bra-

voure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemarck, vint à Stockolm avec ſon Epouſe, ſe jetter entre les bras du Roi, & lui demander du ſecours, non-ſeulement comme à ſon Beau-frere, mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne Maiſon de Holſtein, fondue dans celle d'Oldembourg, étoit montée ſur le Trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les Royaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemarck, devint bien-tôt héréditaire. Un de ſes Rois nommé Chriſtiern III. eut pour ſon Frere Adolphe une tendreſſe ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laiſſer ſans Souveraineté; mais il ne pouvoit démembrer ſes propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les Duchés de Holſtein-Gottorp & de Sleſwich: établiſſant que les deſcendans d'Adolphe gouverneroient deſormais le Holſtein, con-

 join-

jointement avec les Rois de Dannemarck : que ces deux Duchés leur apartiendroient en commun ; & que le Roi de Dannemarck ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déja eu un exemple dans la même Maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la Branche de Dannemarck & celle de Holstein-Gottorp ; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & la Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux Conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du Traité. Mais comme un Traité entre les Souverains, n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Danne-

marck

marck & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, les Danois faiſoient déja des actes d'hoſtilité dans le Païs de Holſtein, & ſe liguoient ſecrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suède lui-même.

Frideric-Auguſte, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Princc de Conti ſon Concurrent au Trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par ſa force de corps incroyable, que par ſa bravoure & la galanterie de ſon eſprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louïs XIV. Jamais Prince ne fût plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ſes dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des ſuffrages de la Nobleſſe Polonoiſe, & forcé l'autre par l'approche d'une Armée Saxonne. Il crut avoir beſoin de ſes Troupes pour ſe mieux affermir ſur le Trône; mais il falloit un prétexte

pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le Roi de Suède en Livonie, à l'occaſion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moſcovites, les Polonois & les Suèdois s'en étoient diſputés la poſſeſſion. La Suède en joüiſſoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cédée ſolemnellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI., dans ſes ſévérités pour ſes Sujets, n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureuſement, célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la Nobleſſe Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à ſon Maître une Harangue reſpectueuſe; mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les Rois ne re-

regardent trop ſouvent ces Harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois Charles XI. diſſimulé, quand il ne ſe livroit pas aux emportemens de ſa colére, frappa doucement ſur l'épaule de Patkul. *Vous avez parlé pour votre Patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de leze-Majeſté, &, comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguſte. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & ſon indignation ſubſiſtoient. Il repréſenta au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie: des Peuples deſeſpérés: prêts à ſecouer le joug de la Suède; un Roi enfant, incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête. Tout fut prêt bien-tôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même

me daigner recourir à la vaine formalité des Déclarations de guerre, & des Manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie. Le Monarque qui la gouvernoit mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'étoit déja rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus étonnantes que des victoires qu'ils cherchoit le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le Nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontiéres de la Chine s'étend l'espace de quinze cens lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce Païs immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Méxicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de Maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignoran-

rance, dans le beſoin de tous les Arts, & dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffoit toute induſtrie. Une ancienne Loi ſacrée parmi eux leur défendoit, ſous peine de mort, de ſortir de leur Païs ſans la permiſſion de leur Patriarche. Cette Loi faite pour leur ôter les occaſions de connoître leur joug, plaiſoit à une Nation qui, dans l'abîme de ſon ignorance & de ſa miſére, dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangéres.

L'Ere des Moſcovites commençoit à la création du Monde; ils comptoient 7207. ans au commencement du Siècle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette date. Le premier jour de leur année venoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raiſon de cet établiſſement, qu'il étoit vraiſemblable que Dieu avoit créé le Monde en Automne, dans la Saiſon où les fruits de la terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules apparences de connoiſſances qu'ils euſſent, étoient des erreurs groſſiéres; perſonne ne ſe dou-

doutoit parmi eux que l'Automne de Moſcovie pût être le Printems d'un autre Païs dans les climats oppoſés. Il n'y avoit pas long-tems que le Peuple avoit voulu brûler à Moſcow le Secrétaire d'un Ambaſſadeur de Perſe, qui avoit prédit une Eclipſe de Soleil. Ils ignoroient juſqu'à l'uſage des chiffres ; ils ſe ſervoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniére de compter dans tous les Bureaux de Récettes, & dans le Treſor du Czar.

Leur Religion étoit & eſt encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de ſuperſtitions auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moſcovites oſoient manger du Pigeon, parce que le Saint-Eſprit eſt peint en forme de Colombe. Ils obſervoient réguliérement quatre Carêmes par an ; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſoient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & ſaint Nicolas étoient les objets de leur

leur Culte, & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit ſans bornes comme leur ignorance. Il rendoit des *Arrêts* de mort, & infligeoit les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeller de ſon Tribunal. Il ſe promenoit à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du Cheval, & le Peuple ſe proſternoit dans les rues comme les Tartares devant leur Grand Lama. La Confeſſion étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'abſolution leur paroiſſoit néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyoient purs devant Dieu avec la bénédiction de leurs Papas. Ainſi ils paſſoient ſans remords, de la Confeſſion au vol & à l'homicide; & ce qui eſt un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faiſoient ſcrupule de boire du lait un jour de Jeûne; mais les Peres de famille, les Prêtres, les Femmes, les Filles, s'enyvroient d'Eau-de-Vie

les jours de Fêtes. On difputoit cependant fur la Religion en ce Païs comme ailleurs; la plus grande querelle étoit fi les Laïques devoient faire le figne de la Croix avec deux doigts, ou avec trois. Un certain Jacob Nurfuff, fous le précédent Régne, avoit excité une fédition dans Aftracan au fujet de cette difpute. Il y avoit même des fanatiques, comme parmi ces Nations policées chez qui tout le monde eft théologien; & Pierre, qui pouffa toujours la juftice jufqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miférables qu'on nommoit *Vosko-Jéfuites*.

Le Czar dans fon vafte Empire avoit beaucoup d'autres Sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la Mer Cafpienne & des Palus Méotides, font Mahométans. Les Sibériens, les Oftiaques, les Samoyedes qui font vers la Mer Glaciale, étoient des Sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoiffance d'un Dieu; & cependant les Suédois envoyés

pri-

priſonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du Monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les Etrangers, avant qu'il ſût à quel point ils pouvoient lui être utiles. Un jeune Génevois, nommé *le Fort*, d'une ancienne famille de Genève, fils d'un Marchand Droguiſte, fut le premier inſtrument dont il ſe ſervit pour changer depuis la face de la Moſcovie. Ce jeune homme envoyé par ſon pere pour être Facteur à Coppenhague, quitta ſon commerce & ſuivit un Ambaſſadeur Danois à Moſcow, par cette inquiétude d'eſprit qu'éprouvent toujours ceux qui ſe ſentent au-deſſus de leur état. Il lui prit envie d'apprendre la Langue Ruſſienne. Les progrès rapides qu'il y fit excitérent la curioſité du Czar encore jeune. Il en fut connu: il s'inſinua dans ſa familiarité; & paſſa bien-tôt à ſon ſervice. Il lui parloit ſouvent des avan-

tages du Commerce & de la Navigation; il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des Etats de Moscovie, faisoit, par le moyen du Commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite Province inutile & méprisée. Il l'entretenoit de la politique rafinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs Troupes, de la police de leurs Villes, du nombre infini de Manufactures, des Arts & des Sciences, qui rendent les Européans puissans & heureux. Ces discours éveillérent le jeune Empereur, comme d'une profonde léthargie; son puissant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu & n'avoit pu détruire, se développa presque tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une Nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour apprendre mieux à régner; c'est ce que fit Pierre le Grand. Il

Il quitta la Moſcovie en 1698. n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domeſtique de ce même Mr. *le Fort*, qu'il envoyoit Ambaſſadeur-Extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amſterdam, il ſe fit inſcrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes, ſous le nom de Pierre Michaëlof; mais communément on l'appelloit Peter-Bas, ou Maître-Pierre. Il travailloit dans le Chantier comme les autres Charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail il apprenoit les parties des Mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les Fortifications, la Navigation, l'Art de lever des Plans. Il entroit dans les Boutiques des Ouvriers, examinoit toutes les Manufactures, rien n'échapoit à ſes obſervations. Delà il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des Vaiſſeaux: il repaſſa en Hollande, vit tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de ſon Païs. Enfin,

après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des Artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la premiére fois de grands Vaisseaux Moscovites sur la Mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des Bâtimens d'une Architecture réguliére & noble furent élevés au milieu des Hutes Russiennes. Il établit des Colléges, des Académies, des Imprimeries, des Bibliothéques : les Villes furent policées, les habillemens, les coutumes changérent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la societé. Les superstitions même furent abolies : la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara le Chef de la Religion ; & cette derniére entreprise qui auroit coûté le Trône & la vie à un Prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assûra le succès de toutes les autres nouveautés.

A-

Après avoir abaiſſé un Clergé ignorant & barbare, il oſa eſſayer de l'inſtruire, & par-là même il riſqua de le rendre redoutable; mais il ſe croyoit aſſez puiſſant pour ne le pas craindre. Il a fait enſeigner dans le peu de Cloîtres qui reſtent, la Philoſophie & la Théologie. Il eſt vrai que cette Théologie tient encore de ce tems ſauvage dont Pierre Alexiowitz a retiré l'Humanité. Un homme digne de foi m'a aſſûré qu'il avoit aſſiſté à une Thèſe publique, où il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'uſage du tabac à fumer étoit un péché. Le Répondant prétendoit qu'il étoit permis de s'enyvrer d'Eau-de-Vie, mais non de fumer; parce que la très-Sainte Ecriture dit, que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, & que ce qui y entre ne le ſouille point.

Le Réformateur de la Moſcovie a ſur-tout porté une Loi ſage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'eſt qu'il n'eſt permis à aucun homme au ſervice de l'Etat, ni à un Bourgeois établi, ni ſur-tout à un Mineur de paſſer dans un Clotîre.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des Sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des Moines élude tous les jours cette Loi faite pour le bien de l'Humanité, comme si les Moines gagnoient en effet à peupler les Cloîtres aux dépens de la Patrie.

Le Czar n'a pas assujeti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une Milice semblable à celle des Janissaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems; il a dissipé les Janissaires Moscovites, nommés Strelits, qui tenoient les Czars en tutelle. Cette Milice, plus formidable à ses Maîtres qu'à ses voisins, étoit composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restoit à Moscow, & l'autre étoit répandue sur les frontiéres. Un Strelits n'avoit que qua-

tre roubles par an de paye ; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageoient amplement.

Pierre forma d'abord une Compagnie d'Etrangers dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être Tambour & d'en faire les fonctions, tant la Nation avoit besoin d'exemples. Il fut Officier par degrés, il fit petit à petit de nouveaux Régimens, & enfin se sentant maître des Troupes disciplinées, il cassa les Strelits qui n'osérent désobéïr.

La Cavalerie étoit à peu près ce qu'est la Cavalerie Polonoise, & ce qu'étoit autrefois la Françaiſe, quand le Royaume de France n'étoit qu'un assemblage de Fiefs. Les Gentilhommes Russes montoient à cheval à leurs dépens & combattoient sans discipline : quelquefois sans autres armes qu'un Sabre ou un Carquois ; incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéïr, par son exemple & par les supplices. Car il servoit en qualité de

Soldat & d'Officier Subalterne, & punissoit rigoureusement en Czar les Boyards, c'est-à-dire les Gentilshommes qui prétendoient que le privilège de la Noblesse étoit de ne servir l'État qu'à leur volonté. Il établit un Corps régulier pour servir l'Artillerie, & prit cinq cens Cloches aux Eglises pour fondre des Canons. Il a eu treize mille Canons de fonte en l'année 1714.; il a formé aussi des Corps de Dragons, Milice très-convenable au génie des Moscovites, & à la forme de leurs Chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui en 1738. trente Régimens de Dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des Hussards en Russie; enfin, il a eu jusqu'à une Ecole d'Ingénieurs dans un Pays où personne ne savoit avant lui les Elémens de la Géométrie.

Il étoit bon Ingénieur lui-même, mais sur-tout il excelloit dans tous les Arts de la Marine; bon Capitaine de Vaisseau, habile Pilote, bon Matelot, adroit Charpentier, & d'au-

d'autant plus eſtimable dans ces Arts, qu'il étoit né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvoit dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un Pont ſans frémir : il faiſoit fermer alors les volets de bois de ſon Caroſſe ; le courage & le génie domptérent en lui cette foibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau Port auprès d'Azoph à l'Embouchure du Tanaïs : il vouloit y entretenir des Galéres, & dans la ſuite, croyant que ces Vaiſſaux longs, plats & legers, devoient réuſſir dans la Mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cens dans ſa Ville favorite de Petersbourg ; il a montré à ſes Sujets l'Art de les bâtir avec du ſimple Sapin & celui de les conduire. Il avoit appris juſqu'à la Chirurgie ; on la vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique ; il réuſſiſſoit dans les méchaniques, & inſtruiſoit les Artiſans.

Les Finances du Czar étoient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de re-

venu, à compter le marc à 50 Livres, comme nous faisons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens qui rend un Empire foible.

La Nation des Russes n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes & les hommes robustes. Pierre lui-même, en polissant ses Etats, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-tems malheureuses, des Nations transplantées des bords de la Mer Caspienne à ceux de la Mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourant en Moscovie de la petite Vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un Gouvernement long-tems sauvage, & barbare même dans sa police, sont cause que cette grande partie du Continent

a encore des vaſtes Deſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cens mille familles de Gentilshommes, deux cens mille de Gens de Loi, un peu plus de cinq millions de Bourgeois & de Payſans payans une eſpèce de Taille, ſix cens mille hommes dans les Provinces conquiſes ſur la Suède: les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, Vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces Pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'eſt-à-dire près des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar Pierre, en changeant les mœurs, les Loix, la Milice, la face de ſon Pays, vouloit auſſi être grand par le Commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat & les avantages du Monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du Négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il vouloit joindre par des Canaux, dont il dreſſa plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la Mer Baltique au Pont-Eu-

Euxin & à la Mer Caſpienne ; & de ces deux Mers à l'Océan Septentrional.

Le Port d'Archangel fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeoit un circuit long & dangereux, ne lui paroiſſoit pas aſſez commode. Il avoit dès l'an 1700. le deſſein de bâtir ſur la Mer Baltique un Port, qui deviendroit le Magazin du Nord, & une Ville qui feroit la Capitale de ſon Empire.

Il cherchoit déja un paſſage par les Mers du Nord-Eſt à la Chine, & les Manufactures de Paris & de Péking devoient embellir ſa Ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754. Werſtes, pratiqué à travers des Marais, qu'il falloit combler, devoit conduire de Moſcow à ſa nouvelle Ville. La plûpart de ces projets ont été exécutés par ſes mains ; & deux Impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ſes vûes, quand elles étoient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il

Il a voyagé toujours dans ſes Etats, autant que ſes guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en Légiſlateur & en Phyſicien, examinant partout la Nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des Fleuves & des Mers, ordonnant des Ecluſes, viſitant des Chantiers, faiſant fouiller des Mines, éprouvant les Métaux, faiſant lever des Cartes exactes, & y travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la Ville impériale de Petersbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une Cour brillante, & où enfin on connoît les plaiſirs délicats. Il a bâti le Port de Cronſtad ſur la Neva; Ste. Croix ſur les frontiéres de la Perſe, des Forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie, des Amirautés à Archangel, à Petersbourg, à Aſtracan, à Aſoph, des Arſenaux, des Hôpitaux. Il faiſoit toutes ſes Maiſons petites & de mauvais goût; mais il prodiguoit pour les Maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les

Les Sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de Siècles, sont venues par ses soins dans ses Etats toutes perfectionnées. Il a créé une Académie sur le modèle des Sociétés fameuses de Paris & de Londres : les Delisles, les Bulfingers, les Hermands, les Bernoullis, le célèbre Volf, homme excellent en tout genre de Philosophie, ont été appellés à grands fraix à Pétersbourg ; cette Académie subsiste encore, & il se forme enfin des Philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune Noblesse de ses Etats à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangére ; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit & de connoissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand Empire du Monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce Réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêloient à tant de vertus. Il poliçoit ses peuples, & il étoit

toit ſauvage, il le ſentoit. Il a dit à un Magiſtrat d'Amſterdam : *Je réforme mon Pays & je ne peux me réformer moi-même.* Il a de ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des Souverains qui verſent le ſang de leurs Sujets de leurs mains; mais ces Monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falloit corriger, ou deshériter, rendroit la mémoire de Pierre odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes Sujets ne faiſoit preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel étoit le Czar Pierre; & ſes grands deſſeins n'étoient encore qu'ébauchés lorſqu'il ſe joignit aux Rois de Pologne & de Dannemarck contre un Enfant qu'ils mépriſoient tous. Le Fondateur de la Ruſſie voulut être Conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, & qu'une guerre ſi bien projettée ſeroit utile à tous ſes projets; l'Art de la Guerre étoit un Art nouveau qu'il falloit montrer à ſes peuples.

D'ail-

D'ailleurs, il avoit besoin d'un Port à l'Orient de la Mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avoit besoin de la Province de l'Ingrie qui est au Nord-Est de la Livonie. Les Suédois en étoient maîtres, il falloit la leur arracher. Ses Ancêtres avoient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie, le tems sembloit propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des Traités. Il conclut donc une Ligue avec le Roi de Pologne pour enlever au jeune Charles XII. tous ces Pays qui sont entre le Golfe de Finlande, la Mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Fin du premier Livre.

HIS-

ARGUMENT
DU
SECOND LIVRE.

Changement prodigieux & ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il ſoutient la guerre contre le Dannemarck, la Pologne & la Moſcovie: termine la Guerre de Dannemarck en ſix ſemaines: défait quatre-vingt mille Moſcovites avec huit mille Suédois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon Gouvernement. Charles gagne pluſieurs Batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un Roi.

HISTOIRE DE CHARLES XII.

LIVRE SECOND.

TRois puissans Rois menaçoient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternoient la Suède, & allarmoient le Conseil : les grands Généraux étoient morts ; on avoit raison de tout craindre sous un jeune Roi, qui n'avoit encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistoit presque jamais dans Conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avoit paru prendre part à rien.

Le Conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on étoit : quelques Conseillers proposoient de détourner la tempête par des négociations ; tout d'un

d'un coup le jeune Prince ſe leve avec l'air de gravité & d'aſſûrance d'un homme ſupérieur qui a pris ſon parti.
„ Meſſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne
„ jamais faire une guerre injuſte; mais
„ de n'en finir une légitime que par la
„ perte de mes ennemis. Ma réſolu-
„ tion eſt priſe: j'irai attaquer le pre-
„ mier qui ſe déclarera; & quand je
„ l'aurai vaincu, j'eſpére faire quel-
„ que peur aux autres. " Ces paroles étonnérent tous ces vieux Conſeillers: ils ſe regardérent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi & honteux d'eſpérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la Jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'Aléxandre & de Céſar, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne con-

nut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens : il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faſte dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple Soldat. On l'avoit ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une Femme de ſa Cour; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné; mais pour donner l'exemple à ſes Soldats, qu'il vouloit contenir dans la Diſcipline la plus rigoureuſe; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les Rois qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Ce n'eſt pas, comme on l'a prétendu, qu'il voulût ſe punir d'un excès, dans lequel on diſoit qu'il s'étoit laiſſé emporter à des actions indignes de lui : rien n'eſt plus faux que ce bruit populaire : jamais le vin n'avoit ſurpris ſa raiſon, & c'eſt ce que m'a confirmé Mr. de Croiſſi Ambaſſadeur auprès de lui, mais le vin

al-

allumoit trop ſon tempérament tout de feu ; il quitta même depuis la Biére, & ſe réduiſit à l'eau pure. De plus, la ſobrieté étoit une vertu nouvelle dans le Nord, & il vouloit être le modéle de ſes Suédois en tout genre.

Il commença par aſſûrer des ſecours au Duc de Holſtein ſon Beaufrere. Huit mille hommes furent envoyez d'abord en Poméranie, Province voiſine du Holſtein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit beſoin. Ses Etats étoient déja ravagés, ſon Château de Gottorp pris, ſa Ville de Tonninge preſſée par un ſiége opiniâtre, où le Roi de Dannemarck étoit venu en perſonne, pour jouïr d'une conquête qu'il croyoit ſûre. Cette étincelle commençoit à embraſer l'Empire. D'un côté les Troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembutel, de Heſſe-Caſſel, marchoient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suède, les Troupes de Hannover & de Zell,

& trois Régimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit Païs de Holstein étoit ainsi le Théâtre de la guerre, deux Escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la Mer Baltique. Ces deux Etats étoient garants du Traité d'Altena violé par les Danois : ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'interêt de leur Commerce s'opposoit à l'aggrandissement du Roi de Dannemarck. Ils savoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des Loix onéreuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet interêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les Princes du Nord : ils se joignirent au jeune Roi de Suède, qui sembloit devoir être accablé par tant d'Ennemis réunis ; & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit, parce qu'on ne le croyoit pas capable de se défendre. Cependant Char-

Charles partit pour ſa premiére Campagne le 8. Mai, nouveau ſtile, de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au Port de Carelscroon, en faiſant des vœux pour lui, en verſant des larmes & en l'admirant. Avant de ſortir de Suède, il établit à Stockolm un Conſeil de Défenſe, compoſé de pluſieurs Sénateurs. Cette Commiſſion devoit prendre ſoin de tout ce qui regardoit la Flote, les Troupes & les Fortifications du Païs. Le Corps du Sénat devoit régler tout le reſte proviſionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainſi mis un ordre certain dans ſes Etats, ſon eſprit libre de tout autre ſoin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa Flote étoit compoſée de quarante-trois Vaiſſeaux: celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vu, étoit de cent-vingt pièces de Canon; le Comte Piper ſon premier Miniſtre, le Général Renchild, & le Comte de Guiſcard, Ambaſſadeur de France en Suè-

de, s'y embarquérent avec lui. Il joignit les Escadres des Alliés. La Flote Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois Flotes combinées de s'approcher assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Alors le Roi, comme dans un transport soudain, prenant les mains du Comte Piper & du Général Renchild: *Ah*, dit-il, *si nous profitions de l'occasion pour faire une descente, & pour assiéger Coppenhague par Terre, tandis qu'elle seroit bloquée par Mer!* Renchild lui répondit: Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérience, n'eût pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnés le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les Côtes de Suède, & qui furent joints aux Troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand Vaisseau, & monta une Frégate plus legére: on commença par faire partir trois cens Grenadiers dans de petites Chaloupes. Entre ces Chaloupes, de petits Bâteaux plats portoient des fascines, des

des chevaux de frize, & les inſtrumens des Pionniers. Cinq cens hommes d'élite ſuivoient dans d'autres Chaloupes. Après venoient les Vaiſſeaux de guerre du Roi, avec deux Frégates Anglaiſes & deux Hollandaiſes, qui devoient favoriſer la deſcente à coups de Canon.

Coppenhague, Capitale du Dannemarck, eſt ſituée dans l'Iſle de Zéeland au milieu d'une belle Plaine, ayant au Nord-Oueſt le Sund, & à l'Orient la Mer Baltique, où étoit alors le Roi de Suède. Au mouvement imprévu des Vaiſſeaux qui menaçoient d'une deſcente, les habitans conſternés par l'inaction de leur Flote, & par le mouvement des Vaiſſeaux Suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage: la Flote de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à ſept mille de Coppenhague. Auſſi-tôt les Danois raſſemblent en cet endroit leur Cavalerie. Des Milices furent placées derriére d'épais Retranchemens, & l'Artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa Frégate, pour s'aller mettre dans la premiére Chaloupe, à la tête de ses Gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur*, lui dit-il *en Latin*, (car il ne vouloit jamais parler Français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le Comte de Guiscard, en Français : *le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté ; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la Chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrérent. On s'avançoit sous les coups de Canon des Vaisseaux qui favorisoient la descente. Les Bâteaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa Chaloupe dans la Mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses Ministres, l'Ambassadeur de

de France, les Officiers, les Soldats, ſuivent auſſi-tôt ſon exemple, & marchent au rivage malgré une grele de mouſquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au Major Stuard qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit ſiflement qu'il entendoit à ſes oreilles? C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *ce ſera-là dorénavant ma Muſique.* Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il eſt ordinaire à des Troupes attaquées dans leurs Retranchemens d'être battues; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes Lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa foibleſſe & de leur ſupériorité. La Cavalerie Danoiſe & les Milices s'enfuirent après une foible réſiſtance. Le Roi maître de

leurs

leurs Retranchemens, se jetta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ses Vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vûe de la Flote Danoise, qui n'avoit osé branler. Coppenhague intimidée envoya aussi-tôt des Députés au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son Régiment des Gardes: les Députés se mirent à genoux devant lui; il fit payer à la Ville quatre cens mille Risdales, avec ordre de faire voiturer au Camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéïr;

obéïr; mais on ne s'attendoit guère que des Vainqueurs daignaſſent payer; ceux qui les apportérent, furent bien étonnés d'être payés généreuſement & ſans délai, par les moindres Soldats de l'Armée. Il régnoit depuis long-tems dans les Tronpes Suédoiſes une diſcipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires: le jeune Roi en augmenta encore la ſévérité. Un Soldat n'eût pas oſé refuſer le payement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même ſortir du Camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ſes Troupes ne dépouillaſſent les morts, qu'après en avoir eu la permiſſion, & il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On faiſoit toujours dans ſon Camp la priere deux fois par jour, à ſept heures du matin, & à quatre heures du ſoir: il ne manqua jamais d'y aſſiſter & de donner à ſes Soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son Camp bien mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance; les Païſans aimoient mieux vendre leurs denrées

aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payoient pas si bien. Les Bourgeois de la Ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au Camp du Roi de Suède, des provisions qui manquoient dans leurs Marchés.

Le Roi de Dannemarck étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonninge. Il voyoit la Mer Baltique couverte de Vaisseaux ennemis, un jeune Conquérant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un Païs autrefois libre; où tous les Païsans & même beaucoup de Bourgeois sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au Roi de Dannemarck qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Coppenhague détruite, & son Royaume mis à feu &

à

à ſang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un Vainqueur qui ſe piquoit de juſtice. On aſſembla un Congrès dans la Ville de Travendal, ſur les Frontiéres du Holſtein. Le Roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des Miniſtres trainât les Négociations en longueur: il voulut que le Traité s'achevât auſſi rapidement qu'il étoit deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'opreſſion. Le Roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon Allié, & humilié ſon Ennemi. Ainſi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette Guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même tems le Roi de Pologne inveſtiſſoit la Ville de Riga, Capitale de la Livonie, & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga étoit défendue par le vieux Comte d'Alberg, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joi-

gnoit

gnoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante Campagnes. Le Comte Flemming, depuis Ministre de Pologne; grand homme de guerre & de Cabinet, & le Sieur Patkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi; mais malgré plusieurs avantages que les Assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts, & le Roi de Pologne désespéroit de prendre la Ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit pleine de Marchandises, apartenant aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnérent à leur Ambassadeur, auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiére Campagne que de marcher contre son

Ri-

Rival de gloire, Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambaſſadeurs Moſcovites, qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui ſe piquoit d'une probité ſevère, qu'un Légiſlateur, comme le Czar, ſe fît un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne penſoit pas qu'il y eût une Morale differénte pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moſcovie venoit de faire paroître un Manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguoit pour raiſon de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avoit paſſé *incognito* à Riga; & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ſes Ambaſſadeurs. C'étoient-là les griefs pour leſquels il ravageoit l'Ingrie avec 80 mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande Armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce Climat, que ne l'eſt le mois de Jan-

vier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cens lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une Mine ou quelque Canal, n'épargnoit pas plus ses Troupes que lui-même. Il savoit d'ailleurs que les Suédois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'Hyver comme dans l'Eté: il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons; & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des Climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrez du Pole; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la Place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voyages. Il traça son Camp: le fit fortifier de tous côtez: éleva des redoutes de distance en distance; & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son Ar-

mée au Duc de Croi Allemand, Général habile, mais peu ſecondé alors par les Officiers Moſcovites. Pour lui, il n'avoit dans ſes propres Troupes que le rang de ſimple Lieutenant. Il avoit donné l'exemple de l'obéïſſance militaire à ſa Nobleſſe juſque-là indiſciplinable, laquelle étoit en poſſeſſion de conduire ſans expérience & en tumulte des Eſclaves mal armés, Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amſterdam pour avoir des Flotes, fût Lieutenant à Narva, pour enſeigner à la Nation l'art de la guerre.

Les Moſcovites ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois ; mais c'eſt au tems à aguerrir les Troupes, & à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls bons Soldats de l'Armée étoient trente mille Strelits qui étoient en Moſcovie ce que les Janiſſaires ſont en Turquie. Le reſte étoit des Barbares arrachés à leurs Forêts, couverts de peaux de Bêtes ſauvages : les uns armés de fléches, les autres de maſſues : peu avoient des fuſils :

aucun n'avoit vu un siège régulier ; il n'y avoit pas un bon Canonnier dans toute l'Armée. Cent cinquante Canons qui auroient dû réduire la petite Ville de Narva en cendres, y avoient à peine fait brèche, tandis que l'Artillerie de la Ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications: le Comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de Troupes réglées; cependant cette Armée innombrable n'avoit pu la réduire en dix semaines.

On étoit déja au quinze de Novembre quand le Czar apprit que le Roi de Suède ayant traversé la Mer avec deux cens Vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille. Le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre Armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de

de trente mille hommes qui s'avançoient de Plescow à grandes journées, il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable si un Législateur qui a fait de si grandes choses pouvoit l'être. Il quitta son Camp où sa présence étoit nécessaire, pour aller chercher ce nouveau Corps de troupes qui pouvoit très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combatre dans un Camp retranché un jeune Prince sans expérience qui pouvoit venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il vouloit enfermer Charles XII. entre deux Armées. Ce n'étoit pas tout, trente mille hommes détachés du Camp devant Narva, étoient postés à une lieue de cette Ville sur le chemin du Roi de Suède : vingt mille Strelits étoient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisoient une Garde avancée. Il falloit passer sur le ventre à toutes ces Troupes, avant que d'arriver devant le Camp, qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suède avoit débar-

qué à Pernaw dans le Golfe de Riga avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille Chevaux. De Pernaw il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa Cavalerie, & seulement de quatre mille Fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une Armée à combattre. La Garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur approche. Les vingt mille qui étoient derriére eux, épouvantés de la fuite de leurs compatriotes, ne résistérent presque pas; ils allérent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du Camp, & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles

les se retirérent au gros de l'Armée sans combattre. Ces trois postes furent emportés en deux jours & demi; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un Camp de 80 mille Moscovites, bordé de cent cinquante Canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées; & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un Officier Général lui ayant représenté la grandeur du péril: *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à 80 mille Moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il? *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur Cavalerie ne pourra leur*

servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux? l'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30 Novembre 1700.

Dès que le Canon des Suédois eut fait brêche aux Retranchemens, ils s'avancérent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossés. Le Roi attaquoit à la droite du Camp où étoit le Quartier du Czar; il espéroit le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premiéres décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle dans le bras gauche; mais elle ne fit qu'endommager legérement les chairs: son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tôt. Un second

eut

eut la tête emportée d'un coup de Canon. Il sauta legérement sur un troisième, en disant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices*; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les Retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la Riviére de Narva, avec son Aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de quarante mille. Le Pont rompit sous les fuyards, la Riviére fut en un moment couverte de morts. Les autres desespérés retournérent à leur Camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouvérent quelques Barraques, derriére lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver ; mais enfin leurs Généraux Dolgorouky, Gollofkin, Federowits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le Duc de Croi Général de l'Armée, qui

venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une Fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes & les Soldats furent conduits desarmés jusqu'à la Riviére de Narva: on leur fournit des Bâteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moscovites se battoit encore: les Suédois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dix-huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs Retranchemens; un grand nombre étoit noyé: beaucoup avoient passé la Riviére; il en restoit encore assez dans le Camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit, pour saisir l'Artillerie ennemie. Il se posta

avan-

avantageuſement entre leur Camp & la Ville : là il dormit quelques heures ſur la terre, enveloppé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'Aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le Général Vede, qui commandoit cette gauche, ayant ſu le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Généraux, & comment il avoit renvoyé tous les Officiers Subalternes & les Soldats, l'envoya ſupplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ſes Troupes, & venir mettre bas les armes & les Drapeaux devant lui. Ce Général parut bientôt après avec ſes Moſcovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchérent tête nue, Soldats & Officiers, à travers moins de ſept mille Suédois. Les Soldats en paſſant devant le Roi, jettoient à terre leurs fuſils & leurs épées ; & les Officiers portoient à ſes pieds les Enſeignes & les Drapeaux. Il fit repaſ-

passer la Riviére à toute cette multitude, sans en retenir un seul Soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers Généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une Relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockolm & aux Alliés de la Suède ; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockolm plusieurs Médailles pour perpétuer la mémoire de ces Evénemens. Entr'au-

tr'autres on en frapa une qui le représentoit d'un côté sur un piédestal, où paroissoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonois, de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère avec cette Légende, *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune: il étoit fils aîné & héritier du Roi de Georgie ; on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou Fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie; car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces Peuples sont descendus, & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces Barbares. Son Pere Mitelleski Czar, & Maître de la plus belle partie des Païs qui sont entre les Montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la Mer Noire, avoit été chassé de son Royaume par ses propres Sujets en mil six cens quatre-vingt-huit,

huit, & avoit choiſi de ſe jetter entre les bras de l'Empereur de Moſcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le Fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre Pierre le Grand dans ſon Expédition contre les Suédois; & fut pris en combattant par quelques Soldats Finlandois, qui l'avoient déja dépouillé, & qui alloient le maſſacrer. Le Comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le préſenta à ſon Maître; Charles l'envoya à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes Officiers, une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un Prince Aſiatique, né au pied du Mont Caucaſe, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eſt comme ſi j'étois un jour priſonnier*, dit-il, *chez les Tartares de Crimée:* Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'Armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son Camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un Vainqueur qui venoit d'en détruire 80 mille dans un Camp retranché; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses Troupes, pendant qu'il civilisoit ses Sujets. Je sai bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscow sa Capitale, fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce Peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étoient de vrais Magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des Priéres publiques à Saint Nicolas, Patron de la Mos-

Moscovie. Cette Priére est trop singuliére, pour n'être pas rapportée. La voici :

„ O toi, qui ès notre Consolateur
„ perpétuel dans toutes nos adversi-
„ tés, grand Saint Nicolas, infini-
„ ment puissant, par quel péché t'a-
„ vons-nous offensé dans nos sacri-
„ fices, génufléxions, révérences,
„ & actions de graces, que tu nous
„ ayes ainsi abandonnés ? Nous a-
„ vions imploré ton assistance con-
„ tre ces terribles insolens, enragés,
„ épouvantables, indomptables, des-
„ tructeurs, lorsque comme des Lions
„ & des Ours, qui ont perdu leurs
„ petits, ils nous ont attaqués, ef-
„ frayés, blessés, tués par milliers,
„ nous qui sommes ton Peuple. Com-
„ me il est impossible que cela soit
„ arrivé sans sortilége & enchante-
„ ment, nous te supplions, ô grand
„ Saint Nicolas, d'être notre Cham-
„ pion & notre Porte-Etendart, de
„ nous délivrer de cette foule de
„ Sorciers, & de les chasser bien
„ loin de nos frontiéres avec la ré-
„ com-

„ compenſe qui leur eſt due. “

Tandis que les Moſcovites ſe plaignoient à Saint Nicolas de leur défaite, Charles XII. faiſoit rendre graces à Dieu, & ſe préparoit à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que ſon Ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendroit bien-tôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs meſures de concert. Ils ſe virent à Birzen, petite Ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur ſituation, ni à leur humeur. Les Princes du Nord ſe voyent avec une familiarité, qui n'eſt point encore établie dans le Midi de l'Europe. Pierre & Auguſte paſſérent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allérent juſqu'à l'excès : car le Czar, qui vouloit réformer ſa Nation, ne put jamais corriger dans lui-même ſon penchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoyer. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y apprendre l'Art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de Risdales en deux ans. Ce Traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au Roi de Suède; c'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites; c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette Ligue. Après avoir passé l'Hyver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même Ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiégée inutilement. Les Troupes Saxonnes étoient postées le long de la Riviére de Duna, qui est fort large en cet endroit: il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du Fleuve.

Les

Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête le Maréchal de Stenau qui faisoit les fonctions de Général, & le Prince Ferninand Duc de Courlande qui commandoit sous lui. Le Roi de Suède avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands Bâteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvoient se lever & se baisser, comme des Ponts-levis. En se levant ils couvroient les Troupes qu'ils portoient : en se baissant ils servoient de Pont pour le débarquement ; il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufloit du Nord, où il étoit, au Sud, où étoient campés les Ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la Riviére, déroboit aux Saxons la vûe de ses Troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des Barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le 1701

le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagême. Etant déja au milieu de la Riviére : *Eh bien*, dit-il au Général Renchild, *la Duna ne sera pas plus méchante que la Mer de Coppenhague : croyez-moi, Général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussi-tôt débarquer son Canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suède marchant déja à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa Cavalerie. Le choc violent de cette Troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formoient leurs Bataillons, les

mit

mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusque dans la Riviére. Le Roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûe. Alors ses Soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repousserent le Maréchal Stenau, & s'avancérent dans la Plaine. Stenau sentit que ses troupes étoient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un Marais, & d'un Bois où étoit son Artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiére surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer ; il avoit avec lui quinze mille hommes, Stenau & le Duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute Artillerie qu'un Canon de fer sans affût. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux Chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la Garde du Roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de Mous-

 quet,

quet, le desordre se mit dans son Armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses Cuirassiers le retirérent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les Chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, Capitale de la Courlande. Toutes les Villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion; c'étoit un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette Ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruïne quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette Place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paroissant comme enséveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à

son

son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient faits au même endroit, étoient un peu différens de ceux de Sa Majesté. *Oui*, dit le Roi en se levant, *& j'en troublerai plus aisément leur digestion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses Peuples ne sont Chrétiens que depuis environ sept cens cinquante ans. C'est une chose singuliére que la Langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces Climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle Latin jusqu'aux Domestiques. Ce grand Pays est très-fertile; mais les Peuples n'en sont que moins industrieux. Les Ouvriers & les Marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecossois, des Français, des Juifs, qui achetent à vil

prix les Bleds, les Beſtiaux, les Denrées du Pays, les trafiquent à Dantzik & en Allemagne, & vendent chérement aux Nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connoiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce Pays, arroſé des plus belles Riviéres, riche en Paturages, en Mines de Sel, & couvert de Moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance; parce que le Peuple eſt eſclave, & que la Nobleſſe eſt fiére & oiſive.

Son Gouvernement eſt la plus fidèle image de l'ancien Gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de République avec la dignité Royale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus: le Trône eſt preſque toujours à l'enchére; & comme un Polonois eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux Etrangers. La Nobleſſe & le Clergé défendent leur liberté con-

contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la Nation. Tout le Peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par-tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le Païsan ne seme point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui lui, son Champ, & le travail de ses mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le Bétail de la Terre; tout ce qui est Gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une Assemblée entiére de la Nation: il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le Commerce; & en pensant les Chevaux de leurs Maîtres ils se donnent le titre d'Electeurs des Rois & de destructeurs des Tyrans.

Qui verroit un Roi de Pologne dans

la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce Contrat qu'on suppose chez d'autres Nations, entre le Souverain & les Sujets. Le Roi de Pologne à son Sacre même & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses Sujets du serment d'obéïssançe, en cas qu'il viole les Loix de la République.

Il nomme à toutes les Charges & confére tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les Terres & le rang de Noble. Le Fils d'un Palatin & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur Pere ; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune Charge après l'avoir donnée ; & que la République a le droit de lui ôter la Couronne, s'il transgressoit les Loix de l'Etat.

La Noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élu

élu un Roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la Cour, sont l'objet de la haine du reste de la Noblesse; ce qui forme toujours deux Partis; division inévitable, & même nécessaire dans des Païs où l'on veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la Nation est réglé dans les Etats-Généraux qu'on appelle Diétes. Ces Etats sont composés du Corps du Sénat, & de plusieurs Gentilshommes. Les Sénateurs sont les Palatins & les Evêques: le second Ordre est composé des Députés des Diétes particuliéres de chaque Palatinat. A ces grandes Assemblées préside l'Archevêque de Gnesne, Primat de Pologne, Vicaire du Royaume dans les Interrégnes, & la premiére Personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui; parce que la Pourpre Romaine ne donnant au-

cune préséance dans le Sénat, un Evêque qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la Dignité qu'il a dans sa Patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes se doiveut tenir par les Loix du Royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, & quelquefois même au milieu de l'yvresse: vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats-Généraux, jouït du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple, de s'oposer aux Loix du Sénat. Un seul Gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diéte, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux desordres qui naissent de cette Loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est ra-

rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impoſſible, chaque Parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces Aſſemblées, illégitimes ſelon les Loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du Roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes interêts : à peu près comme la Ligue ſe ſervoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler ; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. ſur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux Diétes Générales à confirmer ou à caſſer les Actes de ces confédérations. Une Diéte même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les Loix de ſon Prédéceſſeur, & les ſiennes propres.

La

La Nobleſſe qui fait les Loix de la République, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions; & peut compoſer un Corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande Armée, nommée *Poſpolité*; ſe meut difficilement, & ſe gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-tems aſſemblée: la diſcipline, la ſubordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un tems dans l'eſclavage, mais elle ſecoue bien-tôt le joug; ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, & qui ſe relevent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon qu'ils n'ont point de Places de guerre: ils veulent être les ſeuls remparts de leur République; ils ne ſouffrent jamais que leur Roi bâtiſſe des Forteresſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur

Païs

Païs eſt tout ouvert à la réſerve de deux ou trois Places frontiéres. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles ou étrangéres, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruïnées, élargir des foſſés preſque comblés; & la Ville eſt priſe avant que les Retranchemens ſoient achevés.

La *Poſpolite* n'eſt pas toujours à cheval pour garder le Païs; elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La Garde ordinaire de la Pologne eſt une Armée qui doit toujours ſubſiſter aux dépens de la République. Elle eſt compoſée de deux Corps indépendans l'un de l'autre, ſous deux Grands-Généraux différens. Le premier Corps eſt celui de la Pologne, & doit être de trente-ſix mille hommes: le ſecond au nombre de douze mille eſt celui de Lithuanie. Les deux Grands-Généraux ſont indépendans

l'un de l'autre. Quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République & ont une autorité suprême sur leurs Troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs Régimens, c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils desolent le Païs, & ruïnent les Laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs Soldats. Les Seigneurs Polonois paroissent dans ces Armées avec plus de magnificence que dans les Villes : leurs Tentes sont plus belles que leurs Maisons. La Cavalerie qui fait les deux tiers de l'Armée, est presque toute composée de Gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des Chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes sur-tout, que l'on distingue en Houssarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs Valets qui leur tiennent des Chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent,

de

de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la maniére des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette Cavalerie est parée & superbe, autant l'Infanterie étoit alors délabrée; mal vêtue, mal armée; sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabons, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tous le poids de la guerre.

On voit encore dans les Soldats Polonois le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer; la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux Armées combattroient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonoise s'armeroit

à ſes ordres ; & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ſes Sujets, & aux Moſcovites ſes Alliés, compoſeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſeroit paroître. Il ſe vit preſque tout à coup privé de ces ſecours par les ſoins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes Païs héréditaires au pouvoir abſolu, il crut, trop peut-être qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de ſon Régne fit des mécontens ; ſes premiéres démarches irritérent le Parti qui s'étoit oppoſé à ſon élection, & aliénérent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes Villes remplies de Garniſons Saxonnes, & ſes frontiéres de Troupes. Cette Nation bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté, qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du Roi Auguſte contre la Suéde, & l'irruption en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la Réupblique. On trompe difficilement une Nation libre ſur ſes vrais interêts. Les Polonois ſen-

sentoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse ; leur Païs ouvert de tous côtés seroit en proye au Roi de Suède ; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui, Maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux Païs. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formérent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardérent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien-tôt voyant que le Roi de Suède avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une Armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatérent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux Partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha ; & celui d'Oginsky. Ce deux Factions avoient commencé par des que-

relles particuliéres dégénérées en Guerre Civile. Le Roi de Suède s'attacha les Princes Sapieha; & Oginsky mal ſecouru par les Saxons, vit ſon Parti preſque anéanti. L'Armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduiſoient à un petit nombre, étoit en partie diſperſée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit ſéparé en petits Corps de troupes fugitives, qui erroient dans la Campagne & ſubſiſtoient de rapines. Auguſte ne voyoit en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon Parti, de la haine dans ſes Sujets, & une Armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une Armée; mais au lieu d'être de trente-ſix mille hommes, nombre preſcrit par les Loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non-ſeulement elle étoit mal payée & mal armée; mais ſes Généraux ne ſavoient encore quel parti prendre.

La reſſource du Roi étoit d'ordon-

donner à la Nobleſſe de le ſuivre ; mais il n'oſoit s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, & par conſéquent augmenté ſa foibleſſe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Royaume demandoient au Roi une Diéte : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les Corps de l'Etat préſentent des adreſſes au Roi, pour le prier de convoquer un Parlement. Auguſte avoit plus beſoin d'une Armée que d'une Diéte, où les actions des Rois ſont peſées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la Nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. il s'apperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette Aſſemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormirsky & leurs amis, le Palatin Leczinsky Treſorier de la Couronne, & ſur-tout les Partiſans des Princes Sobiesky, étoient tous ſecrettement attachés au Roi de Suède.

Le plus conſidérable de ſes Parti-

ſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjousky, Archevêque de Gneſne, Primat du Royaume, & Préſident de la Diété. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obſcurités dans ſa conduite; entiérement gouverné par une Femme ambitieuſe, que les Suédos appelloient Madame la Cardinale, laquelle ne ceſſoit de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat conſiſtoit, dit-on, à profiter des conjonctures, ſans chercher à les faire naître: il paroiſſoit ſouvent irréſolu; car qui ne l'eſt pas dans une Guerre Civile? Le Roi Jean Sobiesky, Prédéceſſeur d'Auguſte, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-Chancelier du Royaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de

de Jean, pour mettre le Prince Jaques Sobiesky ſur le Trône ; mais le torrent de la haine qu'on portoit au Pere, tout grand Homme qu'il étoit, en écarta le Fils. Le Cardinal Primat ſe joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambaſſadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphérent de ſes Négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au Parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la Nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. Protecteur du Prince Jaques Sobiesky, la Guerre Civile de Lithuanie, le ſoulévement général de tous les eſprits contre le Roi Auguſte, firent croire au Cardinal Primat que le tems étoit arrivé, où il pourroit renvoyer Auguſte en Saxe, & rouvrir au Fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs délices depuis que le

Roi Auguſte étoit haï; mais il n'oſoit concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, & cependant le Cardinal en jettoit inſenſiblement les fondemens.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des Lettres circulaires, dictées en apparence par l'eſprit de concorde & par la charité; piéges uſés & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suède une Lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtoit dans le Grand-Duché de Lithuanie avec ſon Armée victorieuſe, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diéte; qu'il faiſoit la guerre à Auguſte & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'opreſſion. Ces Lettres & ces Réponſes étoient pour le Public. Des Emiſſaires qui alloient & venoient

con-

continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des Assemblées secrettes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diéte : elle proposa d'envoyer une Ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontiéres, & qu'il renvoyât ses Troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déja fait ce que la Diéte exigeoit de lui. La Ligue conclue secrettement à Birzen avec le Moscovite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé, dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le Vainqueur, &

& ravageant les Terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournérent par troupes dans leur Païs. A l'égard des débris de l'Armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguste les envoya hyverner, & se recruter en Saxe, afin que ce Sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diéte étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice; mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La Diéte ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les hommes

hardis y ſont factieux, & que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La Diéte ſe ſépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irréſolutions. Les Sénateurs qui ſont les Palatins & les Evêques, reſtérent dans Varſovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire proviſionnellement des Loix, que rarement les Diétes infirment; ce Corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtérent qu'on envoyeroit au Roi de Suède l'Ambaſſade propoſée dans la Diéte, que la *Poſpolite* monteroit à cheval, & ſe tiendroit prête à tout événement: ils firent pluſieurs Réglemens pour appaiſer les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'Autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguſte aima mieux alors recevoir des Loix dures de ſon Vainqueur, que de ſes Sujets. Il ſe détermina à demander la Paix au Roi

de

de Suède, & voulut entamer avec lui un Traité ſecret. Il falloit cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate ; il s'en repoſa ſur la Comteſſe de Koniſmarck, Suédoiſe d'une grande naiſſance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par ſon eſprit & par ſa beauté, étoit plus capable qu'aucun Miniſtre de faire réuſſir une Négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été long-tems à ſa Cour, elle avoit un prétexte plauſible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au Camp des Suédois en Lithuanie, & s'adreſſa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop legérement une audience de ſon Maître. La Comteſſe parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avoit le talent ſingulier de parler les Langues de pluſieurs Païs qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicateſſe que ſi elle y étoit née ; elle

le s'amusoit même quelquefois à faire des Vers Français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'Histoire ne doit point obmettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes Vertus de Charles. La Pièce finissoit ainsi :

Enfin, chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de Mémoire;
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrémens étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit: elle descendit de carosse, dès qu'elle l'apperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna

na dans l'inſtant; de ſorte que la Comteſſe de Koniſmarck ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suède ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne ſe jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propoſitions par le Palatin de Mariembourg : l'une, qu'on lui laiſſât la diſpoſition de l'Armée de la République, à laquelle il payeroit de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'étoit le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'Aſſemblée, ,, qu'on avoit réſolu ,, d'envoyer à Charles XII. une Ambaſſade : qu'il ne s'agiſſoit plus que ,, d'accommoder le Roi avec la Pologne & la Suède : qu'il étoit inutile de payer une Armée qui ne combattroit pas pour lui, ſans l'ordre ,, de la République ; & que pour les ,, Saxons, il ne lui conſeilloit pas de ,, les faire venir ".

Le

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'Autorité Royale. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver Charles, pour savoir de lui, où; & comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'Ambassade du Roi son Maître & de la République. On avoit oublié malheureusement de demander un Passeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une Ambassade de la République, & rien du Roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derriére lui des Garnisons dans quelques Villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, Ville connue en Europe par les Diétes qui s'y tiennent; mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'Ambassade de la République: elle étoit composée de cinq Sénateurs. Le Roi leur donna Audience dans sa Tente avec une pompe qu'il avoit toujours dédaignée; mais qu'il crut nécessaire alors. Leurs dis-

discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités; ils ne prononcérent pas une seule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambassadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoyoit, & qui, à son gré, n'entroit pas dans ses vûes avec une soumission assez prompte, il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette Ville: sa marche fut précédée par un Manifeste dont le Cardinal, & son Parti, inondérent la Pologne en huit jours. Charles par cet Ecrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs interêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens; mais le Manifeste, soutenu par un grand Parti, par le trouble du Sénat, & par l'ap-

l'approche du Conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour Protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à Auguste, publiérent hautement l'Ecrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étoient attachés, demeurérent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparérent en confusion à partir: le Cardinal quitta Varsovie des premiers: la plûpart précipitérent leur fuite: les uns pour aller attendre dans leurs Terres le dénouement de cette affaire; les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un Conseil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui représentoient encore le Sénat. Quelque

zélés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois: ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les Troupes Saxonnes, qu'ils n'osérent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votérent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le Grand-Général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la Paix. Quant aux Armées de la République, il lui en laissérent la disposition.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son Parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite & les Armées, qui n'étoient guère que de vains noms: il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suédois. L'Armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses Terres. En vain le Roi, autorisé par les Loix de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie,

à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre ; il commençoit à devenir problématique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les Troupes de son Electorat, où la forme du Gouvernement entiérement absolue ne lui laissoit pas craindre une desobéïssance. Il avoit déja mandé secrettement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, & violer la Loi faite par son Parti même, qui ne lui en permettoit que six mille ; mais il savoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre, & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces Soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse

qui lui étoit attachée, le Roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5. Mai 1702. A la premiére sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la Garnison Polonoise, congédia la Garde Bourgeoise, établit des Corps de gardes par-tout, & ordonna aux Habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendoit peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon Sujet; il lui fit entendre que le Roi de Suède paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suède, auquel il

il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie ; mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son Beau-frere, le Comte Piper son Premier Ministre, & plusieurs Officiers Généraux. Le Roi avança quelques pas au devant du Cardinal, ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la Paix aux Polonois, qu'ils n'ayent élu un autre Roi.* Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assûrant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au Vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Polo-

gne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son Trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnes étoient arrivées des frontiéres de Saxe ; la Noblesse du Palatinat de Cracovie, où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la derniére goute de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'Armée de la Couronne, il alla pour la premiére fois chercher en personne le Roi de Suède. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste Plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharge

d'Ar

d'Artillerie. A la premiére volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la Cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de Canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui : il ne répondit rien : quelques larmes tombérent de ses yeux ; il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais l'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le Camp ennemi, les Drapeaux, l'Artillerie, la Caisse militaire d'Auguste lui demeurérent. Il ne s'arrêta pas sur le Champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne qui fuyoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent

assez hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit rompre, & prit le Château d'assaut. Ses Soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire, ne maltraitérent aucun Bourgeois; mais le Roi fit payer aux Habitans la témérité de leur résistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la Ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. étoit mort de sa chûte. Cette fausse nouvelle crue quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin, tous les Ordres du Royaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de Palatinats refu-

fusérent. d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diéte fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suède: mais le mouvement étoit déja donné à ce grand Corps; il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue; tous ses Membres jurérent de demeurer fidèles à leur Souverain; tant les Compagnies sont sujettes aux variations. Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la Diéte de Lublin: il y baisa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiére partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le Résultat de cette Diéte fut que la République de Pologne entretiendroit une

Armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la Paix ou la Guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers Auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle Assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouïr dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les Troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suédois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'a-

van-

vantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y seroit peut-être bien-tôt nécessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur répondit : „ Quand je „ devrois rester ici cinquante ans, „ je n'en sortirai point que je n'ayé „ détrôné le Roi de Pologne ".

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des Ecrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les Loix du Royaume : Loix toujours équivoques, que chaque Parti interprête à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses Troupes victorieuses de six mille hommes de Cavalerie, & de huit mille d'Infanterie qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'Armée Saxonne qu'il avoit battue à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chûte de cheval l'avoit retenu au lit. Cette Armée évitoit ses approches, & se retiroit vers la Prusse au Nord-Ouest de Varsovie. La Rivière de Bug étoit en-

entre lui & les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa Cavalerie : l'Infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pultesk. Le Général Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande; que la moitié de l'Armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Général Stenau fit ferme un moment avec deux Régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son Armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuérent pas six cens hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn vieille Ville de la Prusse Roya-

le,

le, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des Riviéres à la nage, & courant avec son Infanterie montée en croupe derriére ses Cavaliers, n'avoit pu amener de Canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suède par Mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la Ville : il s'avançoit souvent trop près de remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit d'écarlate galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop apperçu; il lui ordonna de se mettre der-

derriére lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son Sujet. Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir: dans le moment que duroit cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de Canon qui venoit en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une Prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singuliérement, le réservoit à l'exécution de grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses Négocia-

ciations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne, car son Grand-Maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand Corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers Généraux, répandus au Nord & à l'Orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Roi de Dannemarck lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. Ce Monarque plein de prudence n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les Fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brême dernier Territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes Garnisons, ouvroit encore à ce Conquérant les Portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusqu'as-

sez

aſſez près de l'Embouchure de Boriſthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & juſqu'aux Portes de Moſcou, tout étoit dans la conſternation & dans l'attente d'une révolution entiére. Ses Vaiſſeaux maîtres de la Mer Baltique, étoient employés à tranſporter dans ſon Païs les priſonniers faits en Pologne. La Suède tranquile au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouïſſoit de la gloire de ſon Roi ſans en porter le poids; puiſque ces Troupes victorieuſes étoient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de Charles XII. la Ville de Dantzik oſa lui déplaire. Quatorze Frégates & quarante Vaiſſeaux de tranſport amenoient au Roi un renfort de ſix mille hommes, avec du Canon & des munitions, pour achever le ſiège de Thorn. Il falloit que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce Fleuve eſt Dantzik, Ville riche & libre, qui jouït avec Thorn & Elbing des mêmes Pri-

vi-

vilèges en Pologne, que les Villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques Princes Allemands, & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock un des Généraux Suédois assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les Troupes, & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la Ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les Troupes de renfort, le Canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siège le 22. Septembre.

Robel Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de Garnison. Au bout de

ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La Garnison fut faite prisonniére de guerre, & envoyée en Suède. Robel fut presenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main; lui fit un present considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la Ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le Fondateur du vrai Systême du Monde, ne lui servit de rien auprès d'un Vainqueur trop peu instruit de ces matiéres, & qui ne savoit encore récompenser que la valeur. La Ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un Bras de la Vistule, fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois, elle balança trop à donner passage aux Troupes Suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Dé-

Décembre à la tête de quatre mille hommes la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettérent à genoux dans les rues, & lui demandérent miséricorde. Il les fit tous desarmer, logea ses Soldats chez les Bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat ; il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avoit dans la Ville deux cens piéces de Canon & quatre cens milliers de poudre qu'il saisit. Une Bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'Assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la Paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéïssance, mais accompagné de trois mille Soldats levés dans ses Terres. Enfin, il leva le masque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'Assem-

blée, *Auguſte Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne*. On y prononça d'une commune voix que le Trône étoit vacant. La Seſſion de ce jour n'étoit pas encore finie, lorſqu'un Courier du Roi de Suède apporta une Lettre de ce Monarque à l'Aſſemblée. Le Cardinal ouvrit la Lettre : elle contenoit un ordre en forme de priére, d'élire pour Roi le Prince Jaques Sobieski : on ſe diſpoſa à obéïr avec joye, & on fixa même le jour de l'Election. Jaques Sobiesky étoit alors à Breſlau en Siléſie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit portée ſon Pere. Il en recevoit les complimens, & quelques flatteurs lui avoient même déja donné le titre de Majeſté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chaſſe, à quelques lieues de Breſlau, avec le Prince Conſtantin l'un de ſes Freres : trente Cavaliers Saxons envoyés ſecrettement par le Roi Auguſte, ſortent tout à coup d'un Bois voiſin, entourent les deux Princes & les enlevent ſans réſiſtance. On avoit préparé des Chevaux de relais, ſur leſ-

lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La Fortune, qui se joue des Têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une Garde avancé, epostée à quelque distance, lorsque le Général Renchild parut subitement après avoir enlevé cette Garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onzième. Le Général Renchild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fuit jusqu'à Sendomir : le Général Suédois l'y suivit encore ; & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le Parti du Roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la Patrie. L'Armée de la Couronne étoit partagée

entre les deux Factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez-tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ses ressources étoient épuisées; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le Roi de Suède victorieux & tranquile régnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le Comte Piper qui avoit dans l'esprit autant de politique, que son Maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une Armée victorieuse, & un Parti puissant dans le cœur d'un Royaume qui lui étoit déja soumis. Il le tentoit par le titre de *Défenseur de la Religion Evangélique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suède, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du Peuple, escla-

ve

ve de la Nobleſſe & du Clergé. Charles fut tenté un moment ; mais la Gloire étoit ſon Idole. Il lui ſacrifia ſon interêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Royaumes : il ajouta en ſouriant : Vous étiez fait pour être le Miniſtre d'un Prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe Royale qui appartient à la Pologne ; il portoit de-là ſa vûe ſur ce qui ſe paſſoit à Varſovie, & tenoit en reſpect les Puiſſances voiſines. Le Prince Aléxandre, Frere des deux Sobiesky enlevés en Siléſie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aiſée, & qu'il ſe vangeoit lui-méme. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il propoſa au Prince Aléxandre de monter ſur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter ſon Frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Aléxandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'en-

gager à profiter du malheur de ſon aîné. Le Roi de Suède, le Comte Piper, tous ſes Amis, & ſur-tout le jeune Palatin de Poſnanie, Staniſlas Leczinsky, le preſſérent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable: les Princes voiſins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne ſavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la Couronne de Pologne, ou le Prince Aléxandre qui la refuſoit.

Fin du ſecond Livre.



ARGU-

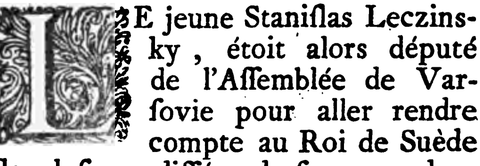
ARGUMENT
DU
LIVRE TROISIÈME.

Staniſlas Leczinsky élu Roi de Pologne: mort du Cardinal Primat: belle retraite du Général Schullembourg: exploits du Czar: fondation de Petersbourg: bataille de Frawenſtad: Charles entre en Saxe: Paix d'Alrandſtad: Auguſte abdique la Couronne, & la céde à Staniſlas. Le Général Patkul, Plénipotentiaire du Czar, eſt roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambaſſadeurs de tous les Princes; il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUÈDE.

LIVRE TROISIÈME.



E jeune Stanislas Leczinsky, étoit alors député de l'Assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au Roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le tems de l'enlévement du Prince Ja-

Jaques. Staniſlas avoit une phiſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs, eſt ſans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du Roi Auguſte, de l'Aſſemblée, du Cardinal Primat, & des interêts différens qui diviſoient la Pologne, frapa Charles. La poſtérité aura peine à croire ce que je vais raconter & ce que je ſai à n'en pouvoir douter.

Le Palatin Leczinski rendoit compte à Charles avec naïveté de l'état des affaires, du refus que le Prince Jaques faiſoit de la Couronne & de la difficulté de trouver un Roi digne de l'être. Et pourquoi ne le feriez-vous pas lui dit le Conquérant. Ce ſeul mot imprévu fut l'unique brigue qui mit Staniſlas ſur le Trône. Charles prolongea exprès la conférence pour mieux ſonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut : qu'il n'avoit jamais vu d'hom-

d''homme si propre à concilier tous les Partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Leczinsky. Il sut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchoit toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne: qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral, adoré de ses Vassaux & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles de l'interêt & de la faction. Ce caractère qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entiérement. Il ne prit conseil de personne, & sans aucune intrigue, sans même aucune délibération publique, il dit à deux de ses Généraux, en montrant Leczinsky: voilà le Roi qu'auront les Polonois.

Charles qui s'étoit déterminé en un moment n'eût jamais pu trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les Partis que celui qu'il choisissoit ; le fond de son

ca-

caractère étoit l'humanité & la bienfaisance. Quand Staniſlas fut depuis retiré dans le Duché de Deux-Ponts, des Partiſans qui voulurent l'enlever, furent pris en ſa préſence. *Que vous ai-je fait*, leur dit-il, *pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel Pays êtes-vous?* Trois de ces Avanturiers répondirent qu'ils étoient Français. *Eh bien*, dit-il, *reſſemblez à vos compatriotes que j'eſtime, & ſoyez incapables d'une mauvaiſe action.* En diſant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit ſur lui, ſon argent, ſa montre, ſa boëte d'or, & ils partirent en pleurant & en l'admirant; voilà ce que je ſai de deux témoins oculaires.

Je puis dire avec la même certitude qu'un jour, comme il régloit l'état de ſa Maiſon, il mit ſur la liſte un Officier Français qui lui étoit attaché. En quelle qualité Votre Majeſté veut-Elle qu'il ſoit ſur la liſte, lui dit le Treſorier. *En qualité de mon ami*, répondit le Prince.

J'ay cru être obligé, pour faire connoître ſon caractère, de rapporter ces faits qui valent peut-être des batailles

les gagnées. Quand le Primat de Pologne sut que Charles XII. avoit nommé le Palatin Leczinsky précisément comme Aléxandre avoit nommé Abdolomine, il accourut auprès du Roi de Suède pour tâcher de faire changer cette résolution; il vouloit faire tomber la Couronne à un Lubormisky. Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky, dit le Conquérant? Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, il est à peu près de mon âge; tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoya le Comte de Hoorn signifier à l'Assemblée de Varsovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours; & qu'il falloit élire Stanislas Leczinsky. Le Comte de Hoorn arriva le sept de Juillet; il fixa le jour de l'Election au douze; comme il auroit ordonné le décampement d'un Bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une Election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suède arriva lui-même *inco-*

gni;

gnito à Varſovie ; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne point ſe trouver à l'Election, il ſe réduiſit à une neutralité inutile , ne pouvant s'oppoſer au Vainqueur , & ne voulant pas le ſeconder.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'Election, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, Champ deſtiné pour cette Cérémonie: l'Evêque de Poſnanie vint préſider à l'Aſſemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva ſuivi des Gentilshommes du Parti. Le Roi de Suède s'étoit gliſſé, dit-on, parmi eux pour y jouïr en ſecret de ſa puiſſance. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers Généraux aſſiſtoient publiquement à cette Solemnité, comme Ambaſſadeurs Extraordinaires de Charles auprès de la République. La Séance dura juſqu'à neuf heures du ſoir: l'Evêque de Poſnanie la finit en déclarant au nom de la Diéte *Staniſlas* élu Roi de Pologne ; Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier , *Vivat* , tous les bon-

1704

nets

nets sautérent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'Election: il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi: il les reçut comme s'il eût été content d'eux; la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au Quartier du Roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dus à un Roi de Pologne; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son Armée devant Léopold, Capitale du Grand Palatinat de Russie, Place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours,

à

à cauſe des fortifications que le Roi Auguſte y avoit faites. Le Conquérant l'inveſtit le 5. Septembre; & le 1704
lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maîtreſſes de la Ville ne ſe débandérent point pour courir au pillage, malgré le bruit des treſors qui étoient dans Léopold. Elles ſe rangérent en bataille dans la grande Place. Là ce qui reſtoit de la Garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des Habitans qui auroient des effets appartenant au Roi Auguſte, ou à ſes adhérans, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſérent deſobéïr; on apporta au Roi quatre cens Caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de Vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du Régne de Staniſlas fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui deman-

 doient

doient absolument sa présence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa Mere, sa Femme, & ses deux Filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'Armée de la Couronne, depuis peu passés à son service; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le Général Hoorn, Gouverneur de la Ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquilité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une Armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suède, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son Rival.

Var-

Warsovie étoit très-mal fortifiée; & les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sûres; Auguste avoit des intelligences dans la Ville, si Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoya sa Famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, ausquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit dès premiers sur les frontiéres de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa Capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir: une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoit sa Famille. On envoya en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le Général Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suède, il demeura

 avec

avec ſes quinze cens Suédois dans le Château.

Auguſte entra dans la Capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans déja rançonnés par le Roi de Suède le furent encore davantage par Auguſte. Le Palais du Cardinal & toutes les Maiſons des Seigneurs confédérés, tous leurs Biens à la Ville & à la Campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paſſagére, c'eſt qu'un Nonce du Pape, qui étoit venu avec le Roi Auguſte, demanda au nom de ſon Maître, qu'on lui livrât l'Evêque de Poſnanie comme juſticiable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis ſur le Trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avoit depuis très-long-tems établi en Pologne une eſpèce de Juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le Nonce du Pape. Ses Miniſtres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctu-

tures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribué le droit de juger toutes les causes des Ecclésiastiques, & avoient sur-tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguste bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vu piller sa Maison, fut porté par des Soldats chez le Ministre Italien, & envoyé en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn essuya dans le Château, où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis; enfin la Place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de Guerre avec ses quinze cens Suédois.

Ce fut-là le premier avantage qu'eut le Roi Auguſte dans le torrent de ſa mauvaiſe fortune, contre les armes victorieuſes de ſon ennemi.

Ce dernier effort étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses Troupes aſſemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiére diſgrace: des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerres: des Coſaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre; tous trembloient au ſeul nom du Roi de Suède.

Ce Conquérant accompagné du Roi Staniſlas alla chercher ſon ennemi à la tête de l'élite de ſes Troupes. L'Armée Saxonne fuyoit par-tout devant lui. Les Villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût ſignalé par quelque avantage. Les ſuccès devenoient trop familiers à Charles. Il diſoit que c'étoit aller à la chaſſe plutôt que faire la Guerre, & ſe plaignoit de ne point acheter la Victoire.

Auguſte confia pour quelque tems

le

le commandement de son Armée au Comte de Schullembourg, Général très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une Armée découragée. Il songea plus à conserver les Troupes de son Maître, qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque Cavalerie pour donner le tems à son Infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches il se trouva près de Punits, dans le Palatinat de Posnanie, croyant que le Roi de Suède & le Roi Stanislas étoient à cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille Chevaux. Schullembourg n'avoit pas plus de mille Cavaliers, & de huit mille Fantassins : il falloit se soutenir contre une Armée supérieure, contre le nom du Roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant

de défaites inſpiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'Infanterie pouvoit réſiſter en pleine Campagne, même ſans Chevaux de Friſe, à la Cavalerie: il en oſa faire ce jour-là l'expérience contre cette Cavalerie victorieuſe, commandée par deux Rois, & par l'élite des Généraux Suédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement qu'il ne pût être entouré. Son premier rang mit un genouil en terre, il étoit armé de piques & de fuſils: les Soldats extrêmement ſerrés préſentoient aux Chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques & de bayonnettes: le ſecond rang un peu courbé ſur les épaules du premier, tiroit par-deſſus; & le troiſième debout faiſoit feu en même tems derriére les deux autres. Ces Suédois fondirent avec leur impétuoſité ordinaire ſur les Saxons, qui les attendirent ſans s'ébranler; les coups de fuſil, de pique & de bayonnette effarouchérent les Chevaux, qui ſe cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'atta-

taquérent qu'en desordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa Cavalerie, l'Armée de Schullembourg étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suède qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un Corps de Cavalerie contre des Fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de Chevaux que d'hommes. Schullembourg céda enfin; mais ses troupes ne furent pas rompues. Il en fit un Bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite Ville de Gurau, à trois lieues du Champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derriére lui.

Au de-là de Guran, en tirant vers le Fleuve de l'Oder, étoit un Bois épais, à travers duquel le Général Saxon sauva son Infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le Bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le Bois que cinq heures avant la Cavalerie Suédoise. Au sortir de ce Bois coule la Riviére de Parts au pied d'un Village nommé Rutsen. Schullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des Bâteaux, il fait passer la Riviére à sa troupe qui étoit déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dépendoit d'échapper au Roi de Suède: le Roi de son côté croyoit sa gloire interessée à prendre Schullembourg & le reste de son Armée: il ne perd point de tems; il fait passer sa Cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cet-

cette Riviere de Parts, & le grand Fleuve de l'Oder qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paroissoit inévitable : il essaya encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'Art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la Fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes ; un Moulin qu'il remplit de Grenadiers, étoit à sa droite, un Marais à sa gauche, il avoit un Fossé devant lui, & son Arriéregarde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de Pontons pour traverser ce Fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des Radeaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le Moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le Fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur Général. Cependant les Radeaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles

eut forcé le Moulin, il ne trouva plus d'Armée ennemie. Les deux Rois honorérent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire: Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faiſoit la gloire de Schullembourg n'étoit guères utile au Roi Auguſte. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ſes ennemis; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déja, non ſans raiſon, pour la Capitale de ſes Etats Héréditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne ſoumiſe; ſes Généraux, à ſon exemple, venoient de battre en Courlande pluſieurs petits Corps Moſcovites, qui depuis la grande Bataille de Narva ne ſe montroient plus que par pelotons, & qui dans ces Quartiers ne faiſoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuïent, & qui reparoiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvoient les Suédois, ils ſe croyoient ſûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures Staniſlas prépara ſon Couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varſovie, & qui l'en avoit chaſſé, l'y rappella encore aux acclamations d'une foule de Nobleſſe que le ſort des armes lui attachoit. Une Diéte y fut convoquée, tous les obſtacles y furent aplanis ; il n'y eut que la Cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il étoit naturel qu'elle ſe déclarât pour le Roi Auguſte, qui de Proteſtant s'étoit fait Catholique pour monter ſur le Trône, contre Staniſlas placé ſur le même Trône par le grand ennemi de Religion Catholique. Clément XI. alors Pape, envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & ſur-tout au Cardinal Primat, par leſquels il les menaçoit de l'excommunication, s'ils oſoient aſſiſter au Sacre de Staniſlas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguſte.

Le Primat retiré alors à Dantzick, étoit

étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces Brefs de Rome, pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ses mains. Si ces Brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéïssent par foiblesse, & que la plûpart ne s'en prevalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus néceſſaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que les Lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrettement les Brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm: ce Prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux; & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle Pièce. Le Franciscain répondit; que c'étoit par l'ordre de son Général. Stanislas lui ordonna d'écouter desormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la Ville.

Le

Le même jour on publia un Placard du Roi de Suède, par lequel il étoit défendu à tous Ecclésiastiques Séculiers & Réguliers dans Varsovie, sous des peines très-griéves ; de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des Gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun Etranger entrât dans la Ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités ; afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avénement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues Militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la Cérémonie du Couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher

pen-

pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre Maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content: il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son Païs dans une confusion affreuse; & comme les Politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le Sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4 Octobre 1705. dans la Ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky, & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit cette Cérémonie *incognito*, comme il avoit

avoit vu l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ſes conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne ſoumiſe, que le Dannemarck n'oſoit le troubler, que le Roi de Pruſſe recherchoit ſon amitié, & que le Roi Auguſte ſe retiroit dans ſes Etats Héréditaires ; le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement ſecouru Auguſte en Pologne ; mais il avoit fait de puiſſantes diverſions en Ingrie.

Pour lui ; non-ſeulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'Art à ſes Moſcovites : la Diſcipline s'établiſſoit dans ſes Troupes : il avoit de bons Ingénieurs : une Artillerie bien ſervie : beaucoup de bons Officiers ; il ſavoit le grand art de faire ſubſiſter des Armées. Quelques-uns de ſes Généraux avoient appris & à bien combattre, &, ſelon le beſoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avoit formé une Marine capable de faire tête aux Suédois dans la Mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dus à

ſon ſeul génie, & de l'abſence du Roi de Suède, il prit Narva d'aſſaut le 21. Août de l'année 1704. après un ſiège régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par Mer & par Terre. Les Soldats maîtres de la Ville coururent au pillage : ils s'abandonnérent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le deſordre & le maſſacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des Soldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites qui n'écoutoient point ſes ordres. On montre encore à Narva, dans l'Hôtel de Ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant ; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux Citoyens qui s'y raſſemblérent. „ Ce „ n'eſt point du ſang des habitans „ que cette épée eſt teinte, mais de „ celui des Moſcovites, que j'ai ré„ pandu pour ſauver vos vies ".

Si le Czar avoit toujours eu cette humanité, c'étoit le premier des hommes. Il aſpiroit à plus qu'à détruire

des

des Villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la Ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son Commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs Bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande; lui-même traça le plan de la Ville, de la Forteresse, du Port, des Quais qui l'embellissent, & des Forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & deserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court Eté de ces Climats, & dans l'Hyver qu'un Etang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des Forêts sans route & des Marais profonds; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des Loups & des Ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblés de ses Etats. Les Païsans du Royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontiéres de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il

fallut percer des Forêts, faire des chemins, fecher des Marais, élever des Digues, avant de jetter les fondemens de la Ville. La Nature fut forcée par-tout. Le Czar s'obftina à peupler un Païs qui fembloit n'être pas deftiné pour des hommes; ni les inondations qui ruïnérent fes Ouvrages, ni la ftérilité du terrain, ni l'ignorance des Ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commencemens; ne lui firent point changer de réfolution. La Ville fut fondée parmi les obftacles que la Nature, le génie des Peuples, & une Guerre malheureufe, y apportoient. Petersbourg étoit déja une Ville en 1705. & fon Port étoit rempli de Vaiffeaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits, diftribuant des terres aux uns, donnant des maifons aux autres, & encourageant tous les Arts qui venoient adoucir ce Climat fauvage. Sur-tout il avoit rendu Petersbourg inacceffible aux efforts des ennemis: les Généraux Suédois qui battoient fouvent fes troupes par-

tout

tout ailleurs, n'avoient pu endommager cette Colonie naiſſante. Elle étoit tranquile au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en ſe créant ainſi de nouveaux Etats, tendoit toujours la main au Roi Auguſte qui perdoit les ſiens; il lui perſuada par le Général Patkul, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, & alors Ambaſſadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le Roi Auguſte y vint avec quelques troupes, accompagné du Général Schullembourg, que ſon paſſage de l'Oder avoit rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettoit ſa derniére eſpérance. Le Czar y arriva, faiſant marcher après lui une Armée de 70 mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguſte détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur Païs aux Troupes Moſcovites. Il fut réſolu que l'Armée du Czar ſe diviſeroit en pluſieurs Corps pour arrêter le Roi de

Suêde à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi Auguste renouvella l'Ordre de l'Aigle Blanc, foible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La Conférence des deux Rois finit d'une maniére extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses Troupes à son Allié, pour courir éteindre lui-même une Rebellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti que le Roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le Droit des Gens & en apparence contre ses interêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeoit.

Voici le nœud secret de cet Evénement, selon ce qu'un fils du Roi Auguste m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les Priviléges de la Livonie sa Patrie, avoit été Général

du

du Roi Auguste; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général Flemming, Favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit pénétrant; il avoit démêlé que les vûes de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la Paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisît de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître; mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les 70 mille Moscovites, divisés en plusieurs petits Corps, brûloient & ravageoient les Terres des partisans de Stanislas: de

 l'au-

l'autre Schullembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux Armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquérent les Corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre ; mais si vivement, qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il sût la défaite de son Compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le Vainqueur : s'il se trouvoit une Riviére entre les Ennemis & lui, Charles XII. & ses Suédois la passoient à la nage. Un parti Suédois prit le Bagage d'Auguste, où il y avoit deux cens mille Ecus d'argent monnoyé : Stanislas saisit huit cens mille Ducats appartenans au Prince Menzikoff Général Moscovite. Charles à la tête de sa Cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque Cavalier menant un Cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyoient en desordre au-delà du Boristhène.

Tandis que Charles chassoit devant

lui

int les Moſcovites juſqu'au fond de Lithuanie, Schullembourg repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au Grand-Maréchal Renchild, qui paſſoit pour le meilleur Général de Charles XII. & que l'on appelloit le Parménion de l'Aléxandre du Nord. Ces deux Illuſtres Généraux qui ſembloient participer à la deſtinée de leurs Maîtres, ſe rencontrérent aſſez près de Punits, dans un lieu nommé Frawenſtad, Territoire déja fatal aux troupes d'Auguſte. Renchild n'avoit que treize Bataillons & vingt-deux Eſcadrons, qui faiſoient en tout près de dix mille hommes. Schullembourg en avoit une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avoit dans ſon Armée un Corps de ſix à ſept mille Moſcovites que l'on avoit longtems diſciplinés en Saxe, ſur leſquels on comptoit comme ſur des Soldats aguerris, qui joignoient la férocité Ruſſienne à la diſcipline Allemande. Cette Bataille de Frawenſtad ſe donna le 12. Février 1706. mais ce même Général Schullembourg, qui avec

quatre mille hommes avoit en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suède, fuccomba fous celle du Général Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne réfiftérent pas un moment, les Mofcovites jettérent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois; l'épouvante fut fi fubite, & le defordre fi grand, que les vainqueurs trouvérent fur le Champ de bataille fept mille fufils tous chargés qu'on avoit jettés à terre fans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteufe; & cependant jamais Général n'avoit fait une fi belle difpofition que Schullembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eft peu maîtreffe des événemens.

Parmi les Prifonniers il fe trouva un Régiment entier de Françaís: ces infortunés avoient été pris par les Troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameufe Bataille de Hocfted fi funefte à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient

voient passé depuis au service du Roi Auguste, qui en avoit fait un Régiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un Français de la Maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à la premiére, ou plutôt à la seule charge des Suédois; le Régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandérent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée singuliére, qui les réservoit à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandérent la vie à genoux; mais Renchild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs Compatriotes, & pour se débarrasser de ces Prisonniers dont il n'eût su que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie apprit cette nouvelle victoire, mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie: il ne put s'empêcher de dire: *Renchild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Au-

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux Régimens Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'Armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au Vainqueur ; mais son malheur fut au comble, quand il sut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diéte de Ratisbonne qui représente l'Empire ; mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le Roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passoit au de-là de l'Oder avec son Armée ; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les Villages furent deserts, les habitans fuïoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Coppenhague : il fit afficher par-tout, qu'il n'étoit venu que pour donner la Paix; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme ses propres Sujets, & les

les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on ſavoit n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choiſit ſon Camp à Alranſtad, près de la Campagne de Lutſen, Champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Guſtave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand Homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu: „ J'ai tâché, dit-il, de vivre „ comme lui, Dieu m'accordera peut- „ être un jour une mort auſſi glo- „ rieuſe. "

De ce Camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoyer ſans délai les Regiſtres des Finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvoir fournir; il la taxa à ſix cens vingt-cinq mille Riſdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque Soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biére, & quatre ſols par jour, avec

avec du fourage pour la Cavalerie. Les contributions ainsi réglées le Roi établit une nouvelle Police pour garantir les Saxons des insultes de ses Soldats : il ordonna dans toutes les Villes où il mit Garnison, que chaque Hôte chez qui les Soldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le Soldat n'auroit point sa paye. De plus, des Inspecteurs alloient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivoient les Troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les Villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observérent en Saxe : & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qui se-

roient

roient impossibles à concilier, si l'on ne savoit combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits; & que les vaincus ne prissent les plus légéres lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipsic, un Païsan Saxon vint se jetter à ses pieds, pour lui demander justice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le Soldat. Est-il vrai, dit-il, d'un visage sevère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le Soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son Maître; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce Manant qu'un Dindon.* Le Roi donna dix Ducats de sa main au Païsan, & pardonna au Soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un Royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande Foire de Leipsic se tint com-

comme à l'ordinaire : les Marchands y vinrent avec une sûreté entiére ; on ne vit pas un Soldat Suédois dans la Foire ; on eut dit que l'Armée du Roi de Suède n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du Païs ; Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquilité aussi profonde que dans Stockholm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son Royaume & de son Electorat, écrivit enfin une Lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la Paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la Lettre conjointement avec Monsieur Singsten Référendaire du Conseil Privé ; il leur donna à tous deux ses Pleins-Pouvoirs, & son Blanc signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes*. Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la Paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec

rai-

raison que le dangereux Allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au Vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivérent de nuit au Camp de Charles XII. ils eurent une Audience secrette. Le Roi lut la Lettre. „ Messieurs, *dit-il aux* „ *Plénipotentiaires*, vous aurez dans „ un moment ma réponse. " Il se retira aussi-tôt dans son Cabinet & écrivit ce qui suit:

JE consens de donner la Paix aux conditions suivantes, ausquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le Trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres Traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur en mon Camp les Princes Sobiesky, & tous les Prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les deserteurs qui*

ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.

Il donna ce Papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : Telle est la volonté du Roi mon Maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette Paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec son Vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff, Généralissime des Armées Moscovites, vint avec tren-

trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit ; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxonnes qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit Corps de l'Armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrit sa Négociation. Il se voyoit en même tems détrôné par son Ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance délicate, l'Armée se trouva en présence d'un des Généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'Armée de Meyerfeld ; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les Négociations, & la

la perdre, c'étoit creuſer l'abîme où il étoit; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la Paix, & l'avertir de ſe retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le Général Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour l'intimider; & ſur cela ſeul il ſe réſolut à riſquer le combat.

Les Moſcovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la prémiére fois. Cette victoire que le Roi Auguſte remporta preſque malgré lui fut complette: il entra triomphant au milieu de ſa mauvaiſe fortune dans Varſovie, autrefois ſa Capitale, Ville alors démantelée & ruïnée, prête à recevoir le Vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnoître le plus fort pour ſon Roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſpérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'Armée Moſcovite. Mais ayant réflechi que Charles XII. étoit à la tête d'une Armée Suédoiſe, juſqu'alors invincible; que les Moſcovi-

tes l'abandonneroient au premier bruit de ſon Traité commencé; que la Saxe, ſon Païs héréditaire, déja épuiſée d'argent & d'hommes, ſeroit ravagée également par les Suédois & par les Moſcovites; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le ſecourir; qu'il demeureroit ſans Etats, ſans argent, ſans amis; il conçut qu'il falloit fléchir ſous la Loi qu'impoſoit le Roi de Suède. Cette Loi ne devint que plus dure, quand Charles eut appris que le Roi Auguſte avoit attaqué ſes troupes pendant la Négociation. Sa colére & le plaiſir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus infléxible ſur tous les Articles du Traité. Ainſi la victoire du Roi Auguſte ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorſque Fingſten, l'un de ſes Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce Traité de Paix qui lui ôtoit la Couronne. Auguſte héſi-

ſita, mais il ſigna, & partit pour la Saxe, dans la vaine eſpérance que ſa préſence pourroit fléchir le Roi de Suède, & que ſon ennemi ſe ſouviendroit peut-être des anciennes alliances de leurs Maiſons, & du ſang qui les uniſſoit.

Ces deux Princes ſe virent pour la premiére fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au Quartier du Comte Piper, ſans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en groſſes bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui ſerroit le col: ſon habit étoit, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit ſervi à la bataille de Narva, & ſur le pommeau de laquelle il s'apuyoit ſouvent. La converſation ne roula que ſur ces groſſes bottes. Charles XII. dit au Roi Auguſte, qu'il ne les avoit quittées depuis ſix ans, que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguſte ſur-tout parloit avec un air de complaiſance,

&

& de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînérent deux fois ensemble. Charles XII. affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'étoit déja beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'Armée, un Ministre public : c'étoit un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son Successeur Stanislas les Pierreries & les Archives de la Couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au Trône celui qui alloit s'y asseoir à sa place. Charles exigea une Lettre d'Auguste à Stanislas : le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais Charles vouloit cette Lettre, & il falloit l'écrite. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidèlement sur l'Original que le Roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'étoit pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de Lettres avec Votre Majesté, cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son desir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la Couronne, & vous souhaitons que vous trouviez dans votre Patrie des Sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que Nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos Snjets ne se sont appliqués qu'à avançer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.*

Votre Frere & Voisin,
AUGUSTE, Roi.

A Dresde le 8. *Avril* 1707.

Le

Le Roi Staniſlas vint lui-même à Leipſick : il y rencontra un jour le Roi Auguſte ; mais ces Princes, à ce qu'on m'a dit, ſe ſaluérent ſans ſe parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans ſa Cour deux Rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ſes armes.

Il fallut qu'Auguſte ordonnât lui-même à tous ſes Officiers de Magiſtrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fît effacer des Priéres publiques ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces Princes au ſortir de leur priſon refuſérent de le voir ; mais le Sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hautement comme ſon Ambaſſadeur ; de l'autre le Roi de Suède exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le Château de Koniſting en Saxe. Le Roi Auguſte crut pouvoir ſatisfaire Charles XII. & ſon honneur en même tems. Il envoya des Gardes pour livrer ce

malheureux aux Troupes Suédoises; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le Prisonnier comptant encore sur le Droit des Gens, & informé des intentions du Roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les Gardes commandés pour saisir le Prisonnier arrivérent, & le livrérent immédiatement à quatre Capitaines Suédois qui l'emmenérent d'abord au Quartier Général d'Altrandstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit né son Sujet, ordonna au Conseil de Guerre de le juger avec la derniére rigueur. Il fut condamné à être rom-

pu

pu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colére, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'Einsiedel, qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assûrer qu'il mouroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, & qu'il vit les roues & les pieux dressez, il tomba dans des convulsions de fraïeur, & se rejetta dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un

Pa-

Papier dans lequel étoient ces paroles :

„ On fait ſavoir que l'ordre très-
„ exprès de Sa Majeſté, notre Sei-
„ gneur très-clément, eſt que cet
„ homme qui eſt traître à la Patrie,
„ ſoit roué & écartelé pour répara-
„ tion de ſes crimes, & pour l'e-
„ xemple des autres. Que chacun
„ ſe donne de garde de la trahiſon,
„ & ſerve ſon Roi fidèlement. " A ces mots de *Prince très-clément* : Quelle clémence, dit Patkul ! & à ceux de *traître à la Patrie*. Helas ! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſupplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné Jean Reinold Patkul, Ambaſſadeur & Général de l'Empereur de Moſcovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un Sujet révolté contre ſon Roi, diſoient qu'il avoit mérité la mort ; ceux qui le regardoient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des Privilèges à défendre, & qui ſe ſouvenoient qu'il n'étoit ſorti de la

Li-

Livonie que pour en avoir soutenu les Droits, l'appelloient le Martyr de la Liberté de son Païs. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suède élevé dans les principes du Despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restérent exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son Trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alrandstad : on les lui apporta à Varsovie dans une Cassette, en présence de Buzeval Envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la Cassette à ce Ministre; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, Officier dans les Trou-

Troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stockolm par Arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se vanger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, Patkul après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or, si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement ; ce qui est beaucoup plus vraisemblable ; on porta à la Monnoye de Stockolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de Charles, ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité, envoyât

voyât ses ordres à Stockolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses Amis la grace du Criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'interêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette infléxibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit : *Je ne m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifférence pour la Pierre Philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut apris l'étrange Paix que le Roi Auguste, malgré leurs Traités, avoit conclue à Altrandstad ; & que Patkul, son Ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au Roi de Suède au mépris des Loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé ; il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur,

& pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Altrandstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces Lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruïneuse : ils ne jugérent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons Offices en sa faveur, & qui ne fît voir combien peu un Sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de represailles envers les Officiers Suédois, prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie. Il

Il chercha une vengeance plus utile. La grande Armée de ſon ennemi étoit en Saxe ſans agir. Levenhaupt, Général du Roi de Suède, qui étoit reſté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les paſſages dans un Païs ſans Forteresſes & plein de factions. Staniſlas étoit au Camp de Charles XII. L'Empereur Moſcovite ſaiſit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de ſoixante mille hommes : il les ſépare en pluſieurs Corps, & marche avec un Camp volant juſqu'à Léopold, où il n'y avoit point de Garniſon Suédoiſe. Toutes les Villes de Pologne ſont à celui qui ſe préſente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une Aſſemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguſte à Varſovie.

La Pologne avoit alors deux Primats auſſi-bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguſte, l'autre de celle de Staniſlas. Le Primat nommé par Auguſte convoqua l'Aſſemblée de Léopold, où ſe rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés

par la Paix d'Alrandſtad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés. On y propoſa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, ſans qu'on eût pu dire quel eût été véritable.

Pendant les Conférences de Léopold, le Czar, lié d'interêt avec l'Emreur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suède, obtint ſecrettement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter conſidérablement ſes forces, en apportant avec eux la diſcipline & l'expérience. Ils les engageoit à ſon ſervice par des libéralités : & pour mieux encourager ſes propres Troupes, il donna ſon portrait enrichi de diamans aux Officiers-Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la Bataille de Calish : les Officiers ſubalternes eurent des Médailles d'or ; les ſimples Soldats en eurent d'argent. Ces Monumens de la Victoire de Calish furent tous frapés dans ſa nouvelle Ville de Petersbourg, où les Arts fleuriſſoient à meſure qu'il ap-

apprenoit à ſes Troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confuſion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la Diéte de Léopold de prendre aucune réſolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Aſſemblée ſe contenta de ne reconnoître, ni Auguſte qui avoit abdiqué, ni Staniſlas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni aſſez unis ; ni aſſez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le Parti des Princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en ſecret pour le Roi Auguſte, les nouveaux Sujets de Staniſlas, ſe faiſoient tous la guerre, pilloient les Terres les uns des autres, & achevoient la ruïne de leur Païs. Les Troupes Suédoiſes, commandées par Levenhaupt, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient toutes les Troupes Moſcovites. Elles brûloient tout ce qui étoit enne-

mi de Staniſlas. Les Moſcovites ruïnoient également amis & ennemis ; on ne voyoit que des Villes en cendres, & des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui déteſtoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Staniſlas partit d'Alranſtad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le Général Renchild, ſeize Régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiſer tous ces troubles en Pologne, & ſe faire reconnoître paiſiblement. Il fut reconnu par-tout où il paſſa : la diſcipline de ſes troupes, qui faiſoit mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits : ſon extrême affabilité lui réunit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue ; ſon argent lui donna la plus grande partie de l'Armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un Païs que ſes Troupes avoient deſolé, ſe retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ſes Corps d'armée, & où il devoit établir des Magazins.

Cet-

Cette retraite laissa le Roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats, étoit le Comte Siniawsky, Grand-Général de la Couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers Parti: il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être Chef de Parti, ne pouvant pas être Roi. Les Troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre Païs. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnérent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suède recevoit alors dans son Camp d'Alrandstad, les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les Ter-

res de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur ; le bruit même s'étoit répandu par-tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux Jean Duc de Marlborough, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de Ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan, dans le Parlement un Chef de Parti, dans les Païs étrangers le plus habile Négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats-Généraux, Mr. Fagel, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en Français, Langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous. C'est ce que le Lord Bolinbroke m'a confirmé.

Il

Il soutenoit avec le Prince Eugène, Compagnon de ses victoires, & avec Heinsius grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il savoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur: qu'il étoit sollicité secrettement par les Français; & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louïs XIV. les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louïs XIV. contre les Alliés; mais le Duc de Marlborough ne croyoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son interêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suède. Mr. Fabrice qui étoit alors auprès de Charles XII. m'a assùré que le Duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrettement, non pas au Comte Piper Premier Ministre, mais au Baron de Görtz, qui commençoit à partager avec Piper la confian-

ce du Roi. Il dit à Görtz que le dessein des Alliés étoit de proposer bien-tôt au Roi de Suède d'être Médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'espérance de découvrir par la réponse de Görtz les intentions du Roi, & parce qu'il eut mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son Audience publique à Leipsick.

En abordant le Roi il lui dit en Français, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à savoir dans l'Art de la guerre. Puis il eut en particulier une Audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en Latin & le Duc en Français. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrettes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de Guerre en général, il crut apper-

ce-

cevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des Conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus sur une table une Carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suède & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar aprés le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel; & satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées pas Madame la Duchesse de Marlborough sa veuve encore vivante.

Comme peu de Négociations s'a-

chevent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des Miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réuſſi auprès du Roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au Comte Piper; & la mémoire de ce Suédois en eſt reſtée flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été poſſible à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que Piper avoit reçu un preſent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratiſlau, avec le conſentement du Roi ſon Maître, & rien du Duc de Marlborough. De plus, le Comte Piper qui ſentoit qu'on pourroit lui imputer un jour les démarches de ſon Roi, ſi elles devenoient malheureuſes, envoya au Sénat de Suède ſon avis cacheté pour être ouvert après ſa mort. Cet avis étoit que Charles devoit affermir en Pologne le Trône de Staniſlas, & accepter enſuite la Médiation entre la France & les Alliés, avant que d'aller s'engager dans la Moſcovie. Il

eſt

est vrai que Piper pouvoit en même tems conseiller à son Maître cette expédition dangereuse, & vouloir s'en disculper devant la Postérité; mais aussi il est certain que Charles étoit infléxible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes: qu'il ne recevoit alors conseil de personne; & qu'il n'avoit pas besoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchoit depuis si longtems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu longtems après à sa mémoire par Charles XII. qui ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stockolm, & lui ordonna à ses dépens des Obséques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il vouloit aupara-

paravant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Comte Zobor, Chambellan de cet Empereur, avoit fait un affront à l'Ambaſſadeur Suédois à Vienne; l'Empereur en avoit fait juſtice, quoiqu'à regret, en banniſſant le Comte. Le Roi de Suède ne fut pas ſatisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoya après l'avoir gardé quelque tems priſonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moſcovites, qui ayant échapé à ſes armes, avoient fui juſques ſur les Terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne conſentit à cette étrange demande; & ſi l'Envoyé Moſcovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troiſième & la derniére de ſes demandes fut la plus forte. Il ſe dé-

cla-

clara le Protecteur des Sujets Protestans de l'Empereur en Siléſie, Province apartenante à la Maiſon d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des Privilèges, établis à la vérité par les Traités de Weſtphalie; mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryswyk. L'Empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner un voiſin ſi dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Lès Luthériens de Siléſie eurent plus de cent Egliſes, que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce Traité; mais beaucoup de ces conceſſions, que leur aſſûroit la fortune du Roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'impoſer des Loix.

L'Empereur qui fit ces conceſſions forcées, & qui plia en tout ſous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joſeph: il étoit Fils aîné de Léopold, & Frere du ſage Empereur Cbarles VI. qui lui ſuccéda depuis. L'Internonce du Pape qui réſidoit alors auprès de Joſeph, lui fit des reproches fort

fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'interêt de ſa propre Religion à ceux des Hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suède ne m'ait pas propoſé de me faire Luthérien; car s'il l'avoit voulu, je ne ſai pas ce que j'aurois fait.*

Le Comte de Wratiſlau, ſon Ambaſſadeur auprès de Charles XII. apporta à Leipſick le Traité en faveur des Siléſiens, ſigné de la main de ſon Maître. Alors Charles dit qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur; cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avoit pu. Il regardoit avec mépris la foibleſſe de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eſt toujours en défiance de l'autre, & ne ſoutient ſon crédit que par l'habilité des Négociations; cependaut il ſongeoit à ſe vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratiſlau, que les Suédois avoient autrefois ſubjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui re-

de-

demanderoit un jour les effets que la Reine Chriſtine avoit laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune Conquérant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la Fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paroiſſoit alors impoſſible : il avoit même envoyé ſecrettement pluſieurs Officiers en Aſie, & juſque dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il eſt certain que ſi quelqu'un eût pu renverſer l'Empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit auſſi jeune qu'Aléxandre, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte, & plus vertueux : & les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens ; mais de pareils projets qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chiméres quand on eſt malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant aplanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire,

avoir protégé sa Religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniére de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses Troupes tous les jours, & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savoient point encore où le Roi vouloit les mener. On se doutoit seulement dans l'Armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son Grand-Maréchal des Logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal des Logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant; jusqu'à toutes les Capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une lis-

liſte de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſick à Stockolm.* La plûpart des Suédois n'aſpiroient qu'à y retourner; mais le Roi étoit bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur Patrie. „ Monſieur le Maréchal, dit-il, je vois „ bien où vous voudriez me mener; „ mais nous ne retournerons pas à „ Stockolm ſi-tôt.

L'Armée étoit déja en marche, & paſſoit auprès de Dreſde: Charles étoit à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois cens pas devant ſes Gardes. On le perdit tout d'un coup de vûe: quelques Officiers s'avancérent à bride abbattue pour ſavoir où il pouvoit être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'allarme eſt en un moment dans toute l'Armée: on fait halte, les Génèraux s'aſſemblent, on étoit déja dans la conſternation; on apprit enfin d'un Saxon qui paſſoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en paſſant ſi près de Dreſde, d'aller rendre une

visite au Roi Auguste: il étoit entré à cheval dans la Ville, suivi de trois ou quatre Officiers-Généraux, & avoit été descendre au Palais. Il monta jusque dans l'Appartement de l'Electeur, avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la Ville. Le Général Flemming ayant vu de loin le Roi de Suède, n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déja presenté à l'idée du Ministre: il en parloit à Auguste, mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre: il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servoit dans les Troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace; il conjura le Roi

Auguſte de la demander à Charles ; bien ſûr que ce Roi ne refuſeroit pas cette legére condeſcendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguſte ſe chargea aiſément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suède, & s'entretenoit avec Hord Général Suédois. Je crois, lui dit-il en ſouriant, que votre Maître ne me refuſera pas. Vous ne le connoiſſez pas, repartit le Général Hord, il vous refuſera plutôt ici que par-tout ailleurs. Auguſte ne laiſſa pas de demander au Roi en termes preſſans la grace du Livonien. Charles la refuſa d'une maniére à ne ſe la pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le Roi Auguſte, & partit. Il trouva en rejoignant ſon Armée, tous ſes Généraux aſſemblés en Conſeil de guerre ; il leur en demanda la cauſe. On lui répondit, qu'on comptoit aſſiéger Dreſde en cas qu'on eût retenu Sa Majeſté priſonniére. Bon, dit le Roi, on n'oſe-

roit. Le lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguſte tenoit Conſeil extraordinaire à Dreſde; vous verrez, dit le Baron de Stralenheim, qu'ils délibérent ſur ce qu'ils devoient faire hier. A quelques jours de-là Renchild étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dreſde. Je me ſuis fié, dit Charles, ſur ma bonne fortune. J'ai vu cependant un moment qui n'étoit pas bien net. Flemming n'avoit nulle envie que je ſortiſſe de Dreſde ſi-tôt.

Fin du troiſième Livre.



AR-

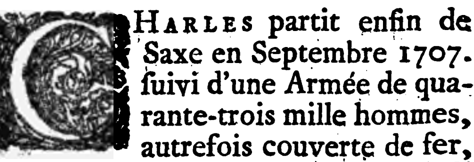
ARGUMENT
DU
LIVRE QUATRIÈME.

Charles victorieux quitte la Saxe: poursuit le Czar: s'enfonce dans l'Ukraine: ses pertes, sa blessure: bataille de Pultava: suites de cette bataille: Charles réduit à fuir en Turquie: sa réception en Bessarabie.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUÈDE.

LIVRE QUATRIÈME.



CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une Armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent; & enrichie des dépouilles de la Pologne &

& de la Saxe. Chaque Soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-seulement tous les Régimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque Compagnie plusieurs surnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette Armée, le Comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs Généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes ; il avoit encore une autre Armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venoient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un Parti, auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses Troupes divisées en plusieurs Corps, fuyoient de tous côtés au premier bruit de l'approche du Roi de Suède. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales ; & il étoit aussi bien obéi.

Le Roi de Suède au milieu de sa

marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs; L'Ambassadeur eut son Audience au Quartier du Comte Piper; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les Cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors magnifiques; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son Armée, disoit que son Palais étoit le Quartier de Piper. L'Ambassadeur Turc presenta à Charles cent Soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avoient été rachetés par le Grand-Seigneur, & que cet Empereur envoyoit au Roi comme le present le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avénement;

ment ; ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné Audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce Païs ouvert de toutes parts, n'ayant point de Places fortes qui coupent la retraite à une Armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de pénétrer dans le Païs aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui assisté de dix mille Suédois & de ses nouveaux Sujets, avoit à conserver son nouveau Royaume contre les ennemis étrangers & domestiques ; pour lui, il se mit à la tête de sa Cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déja passé le Niemen, à deux lieues de la Ville ; & le Czar ne savoit encore rien de sa marche. A la premiére nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord ; & Charles entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cens Gardes, le reste n'avoit pu le suivre. Le Czar fuyoit avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une Armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la Place qu'à six cens hommes, & que le gros de l'Armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems ; il détache quinze cens Chevaux de sa troupe, à l'entrée de

de la nuit, pour aller surprendre le Roi de Suède dans la Ville. Les quinze cens Moscovites arrivérent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiére Garde Suédoise sans être reconnus. Trente hommes composoient cette Garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cens hommes. Le Roi, qui étoit à l'autre bout de la Ville, accourut bien-tôt avec le reste de ses six cens Gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son Armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les Corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontiéres de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suédois, que le Roi partagea aussi en divers Corps, ne cessérent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'Hyver. Il y avoit déja long-tems que

Fev. 6

que toutes les ſaiſons étoient devenues égales pour les Soldats de Charles, & pour ceux du Czar; la ſeule terreur qu'inſpiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moſcovites & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthène, en tirant vers l'Orient, ce ſont des Marais, des Deſerts, des Forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres; les Païſans enfouiſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver; il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces Magaſins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suédois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas ſuffiſantes.

Le Roi de Suède qui avoit prévu ces extrémités, avoit fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon Armée: rien ne l'arrêtoit dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la Forêt de Minsky, où il fallut abat-

tre

tre à tout moment des Arbres pour faire un chemin à ses Troupes & à son Bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la Riviére de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suédois de passer la Riviére. Charles posta quelques Régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vûe de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son Armée trois lieues au-delà vers la source de la Riviére: il y fait jetter un Pont, passe sur le ventre à un Corps de trois mille hommes qui défendoit ce Poste, & marche à l'Armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils décampérent, & se retirérent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avan-

avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derriére un Marais, auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une Riviére. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son Infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses Gardes à pied, il traverse la Riviére & le Marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa Cavalerie de faire le tour du Marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barriére ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la Cavalerie Suédoise.

Cette Cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois, nommé Gullenstiern, qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors

hors d'état de marcher ; il le força à prendre son Cheval, & continua de commander à pied à la tête de son Infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuyé les plus grands dangers, & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une Médaille où on lisoit d'un côté : *Silvæ, Paludes, Aggeres, Hostes victi.* Et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in Orbem.*

Les Moscovites chassés par-tout, repassérent le Boristhène qui sépare la Pologne de leur Païs. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand Fleuve après eux à Mohilou derniére Ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars ; destinée commune aux Places frontiéres.

Le Czar, qui vit alors son Empire, où il venoit de faire naître les Arts & le Commerce, en proye à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être

son

ſon Trône, ſongea à parler de paix: il fit hazarder quelques propoſitions par un Gentilhomme Polonois qui vint à l'Armée de Suède. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs Capitales, répondit: *Je traiterai avec le Czar à Moſcou.* Quand on rapporta au Czar cette réponſe hautaine. „ Mon frere „ Charles, dit-il, prétend faire tou„ jours l'Aléxandre; mais je me flat„ te qu'il ne trouvera pas en moi un „ Darius."

De Mohilou, Place où le Roi traverſa le Boriſthène, ſi vous remontez au Nord, le long de ce Fleuve, toujours ſur les frontiéres de Pologne & de Moſcovie, vous trouvez, à trente lieues, le Païs de Smolensko par où paſſe la grande Route qui va de Pologne à Moſcou. Le Czar fuyoit par ce chemin. Le Roi le ſuivoit à grandes journées. Une partie de l'Arriéregarde Moſcovite fut plus d'une fois aux priſes avec les Dragons de l'Avantgarde Suédoiſe. L'avantage demeuroit preſque toujours à ces derniers; mais ils s'affoibliſ-

blissoient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un Corps de dix mille hommes de Cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, Domaine du Czar, & celui de Samarcande, Païs des Tartares Usbeks, & Patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le Païs des Calmoucks s'étend à l'Orient jusqu'aux Montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar; il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand-Seigneur avec les Arabes; tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les Troupes de Moscovie. Le

Czar étoit même parvenu à les difcipliner comme le refte de fes Soldats.

Le Roi fondit fur cette Armée n'ayant avec lui que fix Régimens de Cavalerie, & quatre mille Fantaffins. Il enfonça d'abord les Mofcovites à la tête de fon Régiment d'Oftrogothie; les ennemis fe retirérent. Le Roi avança fur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étoient cachés; il parurent alors, & fe jettérent entre le Régiment où le Roi combattoit & le refte de l'Armée Suédoife. A l'inftant & Mofcovites & Calmoucks entourérent ce Régiment & percérent jufqu'au Roi. Ils tuérent deux Aides de Camp qui combattoient auprès de fa perfonne. Le Cheval du Roi fut tué fous lui : un Ecuyer lui en préfentoit un autre; mais l'Ecuyer & le Cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plufieurs furent pris, bleffés ou tués, ou entraînés loin du Roi par

la

la foule qui se jettoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par-tout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un Colonel, nommé Dardof, se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une Compagnie de son Régiment : il arrive à tems pour dégager le Roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'Armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le Vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la Capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues Françaises : les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suédois avoient déja passé, mais on eut avis que le Czar avoit non-seulement ren-

rendu toutes les routes impraticables, soit en les couvrant d'eau dans les endroits voisins des Marais, soit en faisant de distance en distance des fossés profonds, soit en couvrant les chemins de Forêts qu'on avoit abattues, mais qu'il avoit encore brûlé tous les Villages à droit & à gauche. L'Hyver approchoit: il y avoit peu d'apparence d'avancer promptement dans le Païs, nulle d'y subsister; & toutes les forces Moscovites réunies, pouvoient aller au Roi de Suède par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles ayant fait la revûe de toute son Armée, & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le Général Levenhaupt, qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point: il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le Païs des Cosaques, situé entre la Petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce Païs a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque

au-

autant de l'Orient au Couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu près égales par le Boriſthène, qui le traverſe en coulant du Nord-Oueſt au Sud-Eſt: la principale Ville eſt Bathurin ſur la petite Riviére de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine eſt cultivée & riche. La plus Méridionale, ſituée par le quarante-huitième degré, eſt un des Païs des plus fertiles du Monde & des plus deſerts. Le mauvais Gouvernement y étouffe le bien que la Nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces Cantons, voiſins de la Petite Tartarie, ne ſement ni ne plantent, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous Peuples brigands, viendroient ravager leurs moiſſons.

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre; mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du Grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un Protecteur, & par conſéquent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la pro-

protection de la Pologne qui la traita trop en sujette: elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens jouïrent du privilège d'élire un Prince sous le nom de Général; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la Cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un Gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie; il avoit été élevé Page du Roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des Belles-Lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, ayant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud sur un Cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le Cheval qui étoit du Païs de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi-mort de fatigue & de faim. Quelques Païsans le secoururent: il resta long-temps parmi eux, & se signala

dans

dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumiéres lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit, que la situation de l'Ukraine, & le génie de cette Nation étoient des obstacles insurmontables. Le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colére, l'appella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte: l'Armée de Suède qui parut bien-tôt après sur les frontiéres, lui en facilita les moyens; il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entre-

prenant & d'un travail infatigable; il se ligua secrettement avec le Roi de Suède pour hâter la chûte du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la Riviére Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses tresors qui étoient immenses. L'Armée Suédose marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers, qui ne savoient rien du Traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes, & des provisious dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'Hyver, afin que s'étant assûré de ce Païs, il pût conquérir la Moscovie au Printems suivant; & cependant il s'avança vers la Riviére Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route, étoient legers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une Forêt de cinquan-

quante lieues pleine de marécages. Le Général Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des Pionniers, égara l'Armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin ; mais presque toute l'Artillerie, & tous les Chariots restérent embourbés ou abîmés dans les Marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit, cette Armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un Corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la Riviére ; le Roi fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette Riviére étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les Sol-

dats avec des cordes. Ils traversérent la Riviére selon leur maniére accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le Corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes; il ne résista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces Païs perdus, incertain de sa route & de la fidélité de Mazeppa: ce Cosaque parut enfin; mais plutôt comme un fugitif, que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient découvert & prévenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur ces Cosaques qu'ils avoient taillés en pièces: ses principaux amis pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la roue, ses Villes étoient réduites en cendre, ses tresors pillés, les provisions qu'il préparoit au Roi de Suède saisies: à peine avoit-il pu échaper avec six mille hommes & quelques Chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportoit au Roi l'espérance de

se

ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce Païs inconnu, & l'affection de tous les Coſaques, qui, enragés contre les Moſcovites, arrivoient par troupes au Camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſpéroit au moins que ſon Général Levenhaupt viendroit réparer cette mauvaiſe fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois qui valoient mieux que cent mille Coſaques, & apporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déja paſſé le Boriſthène au-deſſus de Mohilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un Convoi de huit mille Chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le Bourg de Leſno, près de l'endroit où les Riviéres de Pronia & de Soſſa ſe joignent, pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boriſthène, le Czar parut à la tête de près de cinquante mille hommes.

Le

Le Général Suédois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuérent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'Armée du Czar, on fuyoit de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entiérement défait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaupt joignoit le Roi de Suède avec une Armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'Arriére-Garde où étoient des Cosaques & des Calmoucks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'Avant-Garde,

&

& rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallitsin. Levenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un Marais, & étendit son Armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit; enfin le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derrière ses Chariots; les Suédois é-

étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers, sous peine d'être cassés, & aux Soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son Canon & mis le feu à ses Chariots..

Les Moscovites arrivérent assez à tems pour empêcher tout le Convoi d'être consommé par les flâmes ; ils se saisirent de plus de six mille Chariots qu'ils sauvérent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suédois, envoya un de ses Généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce Général leur offrit une Capitulation honorable.

ble. Levenhaupt la refusa & livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille Soldats qu'il avoit encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit survenant, Levenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, passa la Sossa à la nage suivi par cinq mille hommes qui lui restoient, dont les blessés passérent sur des radeaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au Camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu; mais n'amenant avec lui ni munitions ni Armée.

Le Roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un Païs où il n'avoit guère de ressource que son courage.

Dans

Dans cette extrémité le mémorable Hyver de 1709. plus terrible encore sur ces frontiéres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son Armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis; il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombérent morts de froid presqu'à ses yeux. Les Cavaliers n'avoient plus de bottes, les Fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussures de peaux de Bêtes, comme ils pouvoient : souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jetter presque tous les Canons dans des Marais & dans des Riviéres, faute de Chevaux pour les traîner. Cette Armée, auparavant si florissante, étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne reçevoit plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. „ Eh „ quoi !

„ quoi ! lui dit le Roi, vous en-
„ nuyez-vous d'être loin de votre
„ femme? ſi vous êtes un vrai Sol-
„ dat, je vous menerai ſi loin que
„ vous pourrez à peine recevoir des
„ nouvelles de Suède une fois en
„ trois ans. "

Le Marquis de B***. depuis Ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un Soldat oſa préſenter au Roi avec murmure, en préſence de toute l'Armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même ſuffiſamment. Le Roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au Soldat: *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut-être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'Armée Suédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre Général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm; mais ce

ne fut que pour apprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa Sœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante que son Frere étoit impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en exécution de ses ordres; mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son Camp, puisqu'entre lui & Stockolm, il y avoit près de cinq cens lieues à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le Roi de Suède, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des Confédérés de Pologne, réunis contre Stanislas, sous le Général Siniawski, s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au

mi-

milieu de ce rude Hyver pour faire tête au Roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'Armée Suédoise périroit entiérement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être récrutée.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques desavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce Prince des Cosaques, les faisoit subsister; sans ce secours l'Armée eût péri de faim & de misére. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel Allié, soit que le supplice affreux de la roue dont avoient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les vanger.

 Char-

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava; sur la Riviére Vorskla, à l'extrémité Orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène; le Czar en avoit fait un Magazin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espéroit encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la Ville, l'assûra qu'il en seroit bien-tôt le maître: l'espérance renaissoit dans l'Armée. Les Soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toute leurs miséres.

Le Roi s'apperçut dès le commencement du siège qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses pré-

précautions, jetta du ſecours dans la Ville, la Garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le ſiège avec plus de vigueur : il emporta les Ouvrages avancés, & donna même deux aſſauts au Corps de la Place. Le ſiège étoit en cet état, lorſque le Roi s'étant avancé à cheval dans la Riviére pour reconnoître de plus près quelques Ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il étoit bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'appercevant que le ſoulier de la botte du Prince étoit tout ſanglant, courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, & l'emporter dans ſa Tente. Les Chirurgiens viſitérent ſa playe ; ils furent

d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'Armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assûra qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un apareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cêt ordre qu'on vint lui apprendre que le Czar paroissoit avec une Armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voyoit entre le Boristhène & la Riviére qui passe à Pultava, dans un Païs desert, sans Places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une Armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de

Con-

Conseil de guerre, comme tant de Relations l'ont debité ; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renchild dans sa Tente, & lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéïr. A la porte de la Tente du Roi, il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau : Non, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la Tente : Renchild ne vous a-t-il rien appris, lui dit le Roi ? Rien, répondit Piper : Eh bien, je vous apprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte Piper fut effrayé d'une résolution si desespérée, mais il savoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa

Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette Bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent alors dans le Monde: Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats : l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : Alexiowits ne fuyant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses interêts : le Monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûe : celui-là d'une sobrieté & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son Païs, aussi terrible à ses Sujets qu'admirable aux Etrangers, & trop adonné à des excès

qui ont même abregé ses jours. Charles avoit le titre d'*Invincible* qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient déja donné à Pierre Alexiowits le nom de *Grand* qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette Bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le Camp du Roi de Suède au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son Bagage derriére lui à environ un mille, & la Riviére de Pultava au Nord de la Ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la Riviére à une lieue de Pultava, du côté de l'Occident, & commençoit à former son Camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre Canons de fer pour toute Artillerie : le reste fut laissé dans le Camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurérent au Bagage. De sorte que l'Armée Sué-

doise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées.

Les Généraux Renchild, Field, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le Prince de Wirtemberg, Parent du Roi, & quelques autres dont la plûpart avoient vu la Bataille de Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une Armée de 80. mille Moscovites dans un Camp retranché. Les Officiers le disoient aux Soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche, porté sur un Brancard à la tête de son Infanterie. Une partie de la Cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la Cavalerie ennemie étoit à l'Occident, à la droite du Camp Moscovite; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin l'avoient disposée par interval-

les entre des redoutes garnies de Canon. Le Général Slipenbak à la tête des Suédois, fondit sur cette Cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les Escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois criérent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général Creuts avec cinq mille Cavaliers ou Dragons, qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa Cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le Détachement de Creuts, fut rompue à son tour. Slipenbak même fut fait pri-

prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze Canons tiroient du Camp sur la Cavalerie Suédoise, & l'Infanterie Russienne débouchant de ses Lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar détache alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suédois; le Prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son Maître; non-seulement il coupa la communication entre l'Armée Suédoise, & les troupes restées au Camp devant Pultava, mais ayant rencontré un Corps de réserve de trois mille hommes, l'envelopa & le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même la Russie lui dut son salut; si le Czar l'ordonna, il étoit un digne Adversaire de Charles XII. Cependant l'Infanterie Moscovite sortoit de ses Lignes, & s'avançoit en bataille dans la Plaine. D'un autre côté la Cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieue de l'Armée ennemie; & le Roi aidé de son Velt-Maréchal Renchild, ordonnoit tout pour un combat général. Il

Il rangea ſur deux Lignes ce qui lui reſtoit de troupes, ſon Infanterie occupant le centre, ſa Cavalerie les deux Aîles. Le Czar diſpoſoit ſon Armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de ſoixante & douze Canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoſoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moſcovite étoit au centre de ſon Armée, n'ayant alors que le titre de Major-Général, & ſembloit obéïr au Général Cſeremetoff. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté ſur un Cheval Turc, qui étoit un preſent du Grand-Seigneur, exhortant les Capitaines & les Soldats, & promettant à chacun des récompenſes.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ſes troupes; mais ne pouvant s'y tenir ſans de grandes douleurs, il ſe fit remettre ſur ſon Brancard, tenant ſon épée d'une main, & un piſtolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premiéres volées

lées du Canon Moscovite emporta les deux Chevaux de son Brancard, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le Brancard en pièces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suédois consternés s'ébranlérent, & le Canon ennemi continuant à les écraser, la premiére Ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniére action qu'une Ligne de dix mille hommes de l'Infanterie Moscovite qui mit en déroute l'Armée Suédoise; tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre Grenadiers, couvert de sang, & tout froissé de sa chûte, pouvant parler à peine, *s'écrioit, Suédois, Suédois*; la colere & la douleur lui rendant quelques forces. Il tenta de rallier quelques Régimens. Les Moscovites les poursuivoient à coups d'épées, de bayonnettes & de piques. Déja le Prince de Wirtemberg, le Général Renchild, Hamilton, Stakelberg, étoient faits prisonniers, le

Camp

Camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec quelques Officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce Camp, & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi; ils couroient de côté & d'autre dans la Plaine. Un Major nommé Bere s'offrit de les conduire au Bagage; mais les nuages de poussiére & de fumée, qui couvroient la Campagne & l'égarement d'esprit, naturel dans cette desolation, les conduisirent droit sur la Contrescarpe de la Ville même, où ils furent tous pris par la Garnison.

Le Roi ne voulut point fuir & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le Général Poniatowsky, Colonel de la Garde Suédoise du Roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers

où

où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ & bien ; & avec bonheur. Il fit signe à deux Drabans qui prirent le Roi par-dessous les bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'Armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq cens Cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de simples Cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix Régimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au Bagage de l'Armée Suédoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur, mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le Bagage le Carosse du Comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockolm. On le mit

mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi, qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au Bagage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper? Il est pris avec toute la Chancellerie, lui répondit-on. Et le Général Renchild, & le Duc de Wirtemberg? ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. *Prisonniers chez des Moscovites! reprit Charles en haussant les épaules; allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vu alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites saisirent son Artillerie dans le Camp devant Pultava, son Bagage, sa Caisse militaire, où ils trouvérent six millions en espèces, dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suédois furent tués dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille

s'écartérent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suédois & Polonois, que Cosaques, qui fuyoient vers le Boristhène, sous la conduite du Général Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla par un autre chemin avec quelques Cavaliers. Le Carosse où il étoit rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un Bois; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son Cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un Arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaupt venoit d'arriver avec les débris de l'Armée. Les Suédois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyoient mort.

L'ennemi approchoit; on n'avoit ni Pont pour paſſer le Fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour ſe défendre, ni proviſions pour empêcher de mourir de faim une Armée qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les reſtes de cette Armée étoient des Suédois, & ce Roi vaincu étoit Charles XII. Preſque tous les Officiers croyoient qu'on attendroit-là de pied ferme les Moſcovites, & qu'on périroit ou qu'on vaincroit ſur le bord du Boriſthène. Charles eut pris ſans doute cette réſolution s'il n'eût été accablé de foibleſſe. Sa playe ſupuroit; il avoit la fiévre; & on a remarqué que la plûpart des hommes les plus intrépides perdent dans la fiévre de la ſupuration cet inſtinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. Charles n'étoit plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſûré, & qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne ſe connoît plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaiſe Calêche qu'on avoit amenée à tout hazard juſqu'en

cet endroit : on l'embarqua sur un petit Bâteau; le Roi se mit dans un autre avec le Général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs Coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses Tresors dans le Fleuve pour soulager le Bâteau. Mullern, Chancelier du Roi, & le Comte Poniatowsky, homme plus que jamais nécessaire au Roi, par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces, passérent dans d'autres Barques avec quelques Officiers. Trois cens Cavaliers de la Garde du Roi, & un très-grand nombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs Chevaux, hazardérent de passer le Fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écartérent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le Fleuve. De tous les Fantassins qui risquérent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tan-

Tandis que les débris de l'Armée étoient dans cette extrémité, le Prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille Cavaliers ayant chacun un Fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts, dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, montroient assez au Prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'Armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un Trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Généraux furent aussi-tôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour seize mille Soldats du Roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque Soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel

 Trout-

Troutfetre, depuis Gouverneur de Stralsund, qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un Bataillon Suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes. Mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette Armée entiére fut faite prisonniére de guerre. Quelques Soldats desespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitérent dans le Boristhène. Deux Officiers du Régiment de ce brave Troutfetre s'entretuérent, le reste fut fait esclave. Ils defilérent tous en présence du Prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du Czar; mais perticuliérement en Sibérie, vaste Pro-

Province de la Grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontiéres de l'Empire Chinois. Dans ce Païs barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercérent les Métiers & les Arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun Métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du Soldat devenu Tailleur, Drapier, Menuisier, ou Maçon, ou Orfèvre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinreut Peintres, d'autres Architectes. Il y en eut qui enseignérent les Langues, les Mathématiques; ils y établirent même des Ecoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues qu'on y envoyoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, Premier Ministre du Roi de Suède, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar

étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auroient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stockolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de Cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite pénétré d'une joye qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le Champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, où est donc mon frere Charles?

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au Général Renchild à combien

bien les troupes du Roi son Maître pouvoient monter avant la bataille? Renchild répondit que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne ; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente-cinq mille hommes, savoir dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda comment ils avoient pu hazarder de pénétrer dans un Païs si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le Général Suédois, mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéï aux ordres de notre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses Courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui; „ Ah! dit-il, voilà comme il faut „ servir son Souverain. Alors pre„ nant un verre de vin, à la san„ té, dit-il, de mes Maîtres dans „ l'Art de la guerre. Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il ho-

 no-

noroit d'un ſi beau titre ? Vous, Meſſieurs les Généraux Suédois, reprit le Czar. „ Votre Majeſté eſt „ donc bien ingrate, reprit le Com„ te, d'avoir tant maltraité ſes Maî„ tres ! Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers-Généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ſes Sujets des leçons de générofité, & de la politeſſe qu'il connoiſſoit.

Cependant cette Armée Suédoiſe ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de miſére ; l'autre moitié étoit eſclave ou maſſacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyoit dans une méchante Calêche, ayant à ſon côté le Major-Général Hord, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des Charettes, à travers un Deſert, où ils ne voyoient ni Huttes, ni Tentes, ni hommes, ni Animaux, ni chemins; tout y manquoit

quoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le Païs est situé au quarante-septième degré: le sable aride du Desert rendoit la chaleur du Soleil plus insupportable; les Chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Comte Poniatowsky mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces Plaines: ayant découvert un Saule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs; il chercha tant qu'il trouva une Source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suède. Après cinq jours de marche il se trouva sur le Rivage du Fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces Païs que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce Fleuve se joint à quelques milles de-là au Boristhène, & tombe avec lui dans la Mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midi, est la petite Ville d'Oczakou, frontiére de l'Empire des Turcs.

Les

Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refusérent de les passer à Oczakou, sans un ordre de Mehemet Pacha Gouverneur de la Ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un Païs où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie, & qui alors n'étoit pas loin. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dus à un Monarque allié de la Porte; & de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longueurs, les Moscovites après avoir passé le Boristhène poursuivoient le Roi sans relâche; si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eut-il passé le Bogh dans les Bâteaux des Turcs, que ses ennemis parurent au nombre de près de six mil-

mille Cavaliers ; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe, qui n'avoient pu passer encore ; saisis par les Moscovites de l'autre côté du Fleuve. Le Pacha d'Oczakou lui demanda par un Interprête pardon de ses retardemens, qui étoient cause de la prise de ces cinq cens hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses Sujets.

Le Commandant de Bender, qui étoit en même tems Serasquier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi ; & lui offrir une Tente magnifique, avec les provisions, le Bagage, les Chariots, les commodités, les Officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les Ambassadeurs

juf

jusqu'au lieu de leur résidence; mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.



AR-

ARGUMENT

DU

LIVRE CINQUIÈME.

Etat de la Porte Ottomane. Charles séjourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte, ses desseins : Auguste remonte sur son Trône : Le Roi de Dannemarck fait une descente en Suède : Tous les autres Etats de Charles sont attaqués : Le Czar triomphe dans Moscou : Affaire du Pruth ; Histoire de la Czarinne, Paysanne devenuë Impératrice.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUÈDE.

LIVRE CINQUIEME.



ACHMET III. gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. sur le Trône à la place de son Frere Moustapha, par une révolution semblable à celle qui avoit donné en Angleterre

re la Couronne de Jaques II. à son Gendre Guillaume. Moustapha gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorroient, souleva contre lui tout l'Empire. Son Armée avec laquelle il comptoit punir les Mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frere tiré du Sérail pour devenir Sultan, sans qu'il y eût presque une goute de sang répandue. Achmet renferma le Sultan déposé dans le Sérail de Constantinople, où il vêcut encore quelques années au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses Princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompense d'une Couronne qu'il devoit aux Ministres, aux Généraux, aux Officiers des Janissaires, enfin à ceux qui avoient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affoiblit les forces de l'Empire; mais il affermit son Trône, du moins pour

quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des Tresors : c'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer un peu la monnoye & établir de nouveaux impôts ; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulevement. Car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les Officiers de l'Empire, qui, quels qu'ils soient, sont esclaves Domestiques du Sultan ; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suède vint chercher un azyle. Dès que Charles fut sur ses Terres à Oczakou, il écrivit au Sultan la Lettre suivante.

A Très-Haut, Très-Glorieux, Invincible & Auguste Empereur de plusieurs Empires, Roi de plusieurs Royaumes, Chef & Protecteur de plusieurs Nations, puisse le Tout-Puis-

Puissant benir & prolonger votre Rêgne.

NOUS donnons avis à Votre Hautesse Impériale, par cette Lettre signée de notre main Royale, qu'après avoir châtié avec autant de prospérité que de justice, les perfides Violateurs de la foi des Traités & de la Loi des Nations: après avoir chassé le Roi Auguste de la Pologne, dont il étoit le Tyran plutôt que le Roi, & avoir donné aux Polonois un Roi de leur Nation ami de votre Sublime Porte; après avoir poursuivi le Czar fuyant devant nous jusqu'à Pultava; le Ciel a permis que notre Armée fatiguée par de longues marches & manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étoient trois fois supérieurs en nombre, & que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étaut point en lieu de ramasser de nouvelles forces, & abhorrant de tomber entre des mains barbares & perfides, nous sommes venus chercher dans les Etats de Votre Hautesse Impériale, un azyle & les moyens de retourner en Pologne rejoindre nos Armées, & y soutenir le Roi que nous y avons fait.

Ce que nous desirons, est d'avoir votre amitié, & de vous donner la nôtre. Pour preuve de notre sincère affection, nous vous remontrons que si le Czar, dont l'ambition n'est guidée, ni par la justice, ni par le vrai courage, a le tems de profiter de notre malheur, il tombera sur vos Terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos Provinces; mais que dis-je! Quand vous l'attendrez le moins? N'a-t-il pas déja bâti des Forts sur le Tanaïs & sur les Palus Méotides? N'a-t-il pas déja des Flotes qui vous menacent?

Rien n'est plus convenable pour le prévenir, qu'une nouvelle Alliance entre votre Sublime Porte & nous; de sorte que nous puissions retourner en Pologne & dans nos Etats avec vos vaillantes Troupes, & porter encore nos armes dans l'Empire de ce perfide Czar, pour arrêter son injuste ambition.

Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, & nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidèle ami,

CHARLES XII. *Fils de Charles XI.*

A Oczakou, le 13. Juillet 1709.

Le

Le Roi permit qu'on fît partir cette Lettre trop injurieuse à ses ennemis, & qui démentoit son caractère; soit qu'après avoir respecté le Czar & le Roi Auguste dans ses victoires, il fût aigri dans sa défaite, soit qu'il crût que le stile Turc est d'outrager ceux contre lesquels on demande du secours.

Achmet qui l'avoit prévenu par une Ambassade dans le tems de ses triomphes, lui fit sentir alors la différence qu'il mettoit entre un Empereur des Turcs & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrêtien, vaincu, & fugitif. Il ne lui fit réponse que six mois après; mais sans s'expliquer sur l'union proposée contre le Czar.

Cette proposition, lui écrivit le Sultan, *demande un mûr examen. Je m'en rapporterai à la prudence de mon grand Divan. J'estime votre amitié, & je vous accorde la mienne avec ma protection. J'ai envoyé mes ordres aux Pachas de Natolie & de Romelie, afin de vous fournir une escorte pour vous conduire sûrement où*

vous souhaiterez. Jussuf Pacha, Serasquier de Bender, vous fournira cinq cens doliars par jour, avec toutes les provisions nécessaires, pour vous, pour tous ceux qui vous accompagnent, & pour vos Ecuries, afin que vous puissiez subsister en Roi.

Donné à Constantinople le premier de la Lune de Scheval 1121. de l'Egire.

Charles, dès le moment qu'il s'étoit retiré sur les Terres des Turcs, n'étoit plus qu'un captif honorablement traité; cependant il concevoit le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatoit déja de se voir à la tête d'une Armée de Turcs, ramenant la Pologne sous le joug, & soumettant le Moscovite. Mr. de Neugbaver partit d'Oczakou, pour Constantinople, en qualité d'Envoyé Extraordinaire de Charles. Le Comte Poniatowsky, homme aussi habile qu'intrépide, insinuant, souple, né avec le don de persuader, & de plaire à toutes les Nations, accompagna l'Ambassade Suédoise, pour sonder en secret les dispositions du Minis-

niftère de Conftantinople fans l'embarras du Cérémonial, & fans trop caufer de foupçons. Il fut gagner en peu de tems la bienveillance du Grand-Vifir, qui le combla de prefens ; il eut l'adreffe de faire tenir une Lettre du Roi de Suède à la Sultane Validé, Mere de l'Empereur Régnant, autrefois maltraitée par fon Fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le Sérail. Il fe lia étroitement avec un Français nommé Bru, qui avoit été Chancelier de l'Ambaffade Françaife. Cet homme ne ceffoit de raconter les exploits du Roi de Suède au Chef des Eunuques de la Sultane, celui-ci charmoit fa Maîtreffe par ces recits. La Sultane par une fecrette inclination, dont prefque toutes les femmes fe fentent furprifes en faveur des hommes extraordinaires, même fans les avoir vus, prenoit hautement dans le Sérail le parti de ce Prince. Elle ne l'appelloit que fon Lion. *Quand voulez-vous donc*, difoit-elle quelquefois au Sultan fon Fils, *aider mon Lion à devorer ce Czar?* Elle paffa même par-deffus les Loix auftè-

res du Sérail, au point d'écrire de sa main plusieurs Lettres au Comte Poniatowsky, entre les mains duquel elles sont encore, au tems qu'on écrit cette Histoire & que Mr. de Poniatowsky même m'a promis de m'envoyer. Un de ceux qui secondérent le plus adroitement les desseins de Poniatowsky, fut le Médecin Fonseca Portugais Juif, que j'ai fort connu à Paris, établi à Constantinople, homme savant & délié, qui joignoit la connoissance des hommes à celle de son Art, & dont la profession lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des Visirs.

Enfin le parti du Roi de Suède étoit devenu si puissant à Constantinople, par l'adresse de Poniatowsky, que la faction de l'Envoyé Moscovite crut qu'il n'y avoit d'autre ressource pour elle que de l'empoisonner. On gagna un de ses Domestiques qui devoit lui donner le poison dans du Caffé: le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du Domestique dans une petite phiole que l'on porta au

Grand-

Grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein Divan, & condamné aux Galéres, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Le Grand-Visir paroissoit aussi empressé que la Sultane Validé à servir le Roi de Suède : il dit à Poniatowsky, en lui donnant une bourse de mille Ducats, je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le conduirai à Moscou, à la tête de deux cens mille hommes. Ce Visir nommé Chourlouly Ali-Pacha, étoit un très-grand Ministre, entendant la guerre, meilleur Politique que ne le sont d'ordinaire ses semblables. Il avoit mis un grand ordre dans les Finances de l'Empire. Il donnoit volontiers de petites sommes, ce qui lui faisoit des Créatures ; mais il en recevoit encore plus volontiers de grosses, quand il s'agissoit de Négociations importantes ; c'est pourquoi on s'étonnoit qu'il parût si favorable à un Roi malheureux qui avoit alors peu à donner. Il étoit fils d'un Païsan du Village de Chour-

 lou ;

lou : parmi les Turcs ce n'est point un reproche pour un grand Homme qu'une telle extraction ; la naissance est comptée pour rien dans ce Païs, les services y sont censés tout faire. Il n'est pas rare d'y voir le fils d'un Laboureur élevé au Ministère, & le fils d'un Visir mener la Charue.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender, par le Desert qui s'apelloit autrefois la Solitude des Getes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvoit rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonois, de Suédois, de Cosaques, échapés les uns après les autres des mains des Moscovites, venoient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avoit avec lui dix-huit cens hommes quand il se trouva à Bender : tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs Chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la Ville. Le Serasquier Jussuf Pacha lui

lui fit dresser une Tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque tems après le Prince se fit bâtir une Maison dans cet endroit : ses Officiers en firent autant à son exemple : les Soldats dressérent des Baraques ; de sorte que ce Camp devint insensiblement une petite Ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié : mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires ; toujours se levant avant le Soleil, lassant trois Chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses Soldats ; seulement il jouoit quelquefois aux échecs avec le Général Poniatowsky, ou Grothusen son Tresorier. Ceux qui vouloient lui plaire, l'accompagnoient dans ses courses à cheval, & étoient en bottes tout le jour. Un matin qu'il entroit chez son Chancelier Mullern qui étoit encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, & attendit dans l'Antichambre. Il y avoit un grand feu dans la cheminée, & quelques paires de souliers auprès, que Mullern avoit fait

ve-

venir d'Allemagne pour ſon uſage ; le Roi les jetta tous dans le feu & s'en alla. Quand le Chancelier ſentit à ſon réveil l'odeur du cuir brûlé, & en apprit la raiſon : „ Voilà „ un étrange Roi, dit-il, dont il „ faut que le Chancelier ſoit toujours „ botté ! "

Il ſe trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif ; car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cens écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, & il empruntoit des Marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le Sérail, à acheter la faveur des Viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profuſion parmi ſes Officiers & les Janiſſaires qui lui ſervoient de Gardes à Bender. Grothuſen, ſon Favori & ſon Treſorier, étoit le diſpenſateur de ſes libéralités : c'étoit un homme qui contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimoit

moit autant à donner que ſon Maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus, en deux lignes : Dix mille Ecus donnés aux Suédois & aux Janiſſaires par les ordres généreux de Sa Majeſté, & le reſte mangé par moi. „ Voilà comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes, dit ce Prince : „ Mullern me fait lire des pages entiéres pour des ſommes de dix mille francs. J'aime mieux le ſtile laconique de Grothuſen. " Un de ſes vieux Officiers ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que Sa Majeſté donnoit tout à Grothuſen : „ Je ne donne de l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux „ qui ſavent en faire uſage. " Cette générofité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable, & plus utile ; mais c'étoit le défaut de ce Prince, de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'Etrangers accouroient de Conſtantinople pour le voir. Les Turcs,

Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule, tous le respectoient & l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois par jour aux Priéres Publiques, leur faisoient dire: *C'est un vrai Musulman.* Ils brûloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensoit, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le Baron Fabrice, Gentilhomme du Duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avoit dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les interêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avoit lu tous les bons Auteurs Français. Il fit lire au Roi les Tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, & les Ouvrages de Despreaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures Pièces; mais il aimoit

moit fort ses autres Ecrits. Quant on lui lut ce trait de la Satire huitième, où l'Auteur traite Aléxandre de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les Tragédies Françaises, Mithridate étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu & respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montroit avec le doigt à Mr. Fabrice les endroits qui le frapoient; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. Desaleurs, Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savoit que sa Langue naturelle, il répondit à cet Ambassadeur en Latin; & sur ce que Desaleurs protesta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette Langue, le Roi plutôt que de parler Français, fit venir un Interprête.

Telles étoient les occupations de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une Armée de Turcs vînt à son

ſon ſecours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il détacha environ huit cens Polonois & Coſaques de ſa ſuite, auxquels il ordonna de paſſer le Nieſter qui coule près de Bender, & d'aller obſerver ce qui ſe paſſoit ſur les frontiéres de Pologne.

Les troupes Moſcovites répandues dans ces Quartiers-là, ne manquérent pas de fondre ſur cette petite troupe, & de la pourſuivre juſque ſur les Etats du Grand-Seigneur : c'ètoit ce qu'attendoit le Roi de Suède. Ses Miniſtres & ſes Emiſſaires à la Porte criérent contre cette irruption, & excitérent les Turcs à la vengeance; mais l'argent du Czar ſurmonta tout. Tolſtoy, ſon Envoyé à Conſtantinople, donna au Grand-Viſir & à ſes Créatures une partie des ſix millions que l'on avoit trouvés à Pultava dans la Caiſſe Militaire du Roi de Suède. Avec une pareille juſtification le Divan ne trouva point le Czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à ſon Envoyé des honneurs & des privilèges, dont

dont les Miniſtres Moſcovites n'avoient point encore joui à Conſtantinople : on lui permit d'avoir un Sérail, c'eſt-à-dire, un Palais dans le Quartier des Francs, & de communiquer avec les Miniſtres Etrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le Général Mazeppa, comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheurenx Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne ſavoit plus rien refuſer à un Prince qui demandoit, en donnant des millions : ainſi ce même Grand-Viſir, qui auparavant avoit promis ſolemnellement de mener le Roi de Suède en Moſcovie avec deux cens mille hommes, oſa bien lui faire propoſer de conſentir au ſacrifice du Général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne ſait juſqu'où le Viſir eût pouſſé l'affaire, ſi Mazeppa âgé de ſoixante & dix ans, ne fût mort préciſément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentérent, quand il apprit que Tolſtoy devenu l'Ambaſſadeur du Czar à la Porte, étoit publiquement ſervi par

des Suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendoit tous les jours ces braves Soldats dans le Marché de Constantinople. L'Ambassadeur Moscovite disoit même hautement, que les troupes Musulmanes qui étoient à Bender, y étoient plus pour s'assûrer du Roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le Grand-Visir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukranie, se voyoit trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençoit à desespérer. Lui seul tint ferme & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Chourlouly Ali, son Grand-Visir: il résolut de les lui apprendre, & Poniatowsky se chargea de cette commission hardie. Le Grand-Seigneur va tous les Vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks, espèces de Gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vûe du peuple. Quand on a quelque Placet à présenter au Grand-Seigneur,

on

on tâche de se mêler parmi ces Gardes, & on leve en haut le Placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les Placets au sortir de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de Mémoires inutiles; & de Placets sur des bagatelles; puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encore moins à présenter des Mémoires contre les Ministres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye sans les lire. Poniatowsky n'avoit que cette voye pour faire passer jusqu'au Grand-Seigneur les plaintes du Roi de Suède. Il dressa un Mémoire accablant contre le Grand-Visir. Mr. de Fériol, alors Ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le Mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les Gardes du Grand-Seigneur, leva le Papier si haut, si long-tems, & fit

tant de bruit, que le Sultan l'apperçut, & prit lui-même le Mémoire.

Quelques jours après, le Sultan envoya au Roi de Suède pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq Chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté sa Hautesse, étoit couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries avec des étriers d'or massif. Ce present fut accompagné d'une Lettre obligeante, mais conçue en termes généraux & qui faisoit soupçonner que le Ministre n'avoit rien fait que du consentement du Sultan. Chourlouly qui savoit dissimuler, envoya aussi cinq Chevaux très-rares au Roi. Charles dit fiérement à celui qui les amenoit: *Retournez vers votre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de presens de mes ennemis.*

Mr. Poniatowsky ayant déja osé faire présenter un Mémoire contre le Grand-Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savoit que ce Visir déplaisoit à la Sultane Mere, que le Kislar Aga, Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires la haïssoient: il les excita tous

trois à parler contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un Chrétien, un Polonois, un Agent sans caractère d'un Roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la *Porte* contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus étoit utile & agréable à son Maître. Poniatowsky n'eût jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étoient dans ses interêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand-Visir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune Favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le Prince Eugène de Savoye. Son nom étoit Coumourgi Ali-Pacha. Sa naissance n'étoit guère différente de celle de Chourlouly; il étoit fils d'un Porteur de charbon, comme Coumourgi le signifie, car Coumour veut dire charbon en Turc. L'Empereur Achmet II, oncle d'Achmet III., ayant ren-

contré dans un petit Bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans son Sérail. Il plut à Moustapha, fils aîné & Successeur de Mahomet. Achmet III. en fit son favori. Il n'avoit alors que la charge de Seliḉtar Aga, Porte-Epée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettoit pas de prétendre à l'Emploi de Grand-Visir: mais il avoit l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun têms l'ami de Charles, ni d'aucun Prince Chrétien, ni d'aucun de leurs Ministres; mais en cette occasion, il servoit le Roi Charles XII. sans le vouloir; il s'unit avec la Sultane Validé & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly qu'ils haïssoient tous. Ce vieux Ministre qui avoit long-tems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un Enfant, & des intrigues d'un Etranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses: on lui ôta sa femme, qui étoit fille du dernier

mier Sultan Mouſtapha ; & il fut rélégué à *Caffa*, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'eſt-à-dire le Sceau de l'Empire à Numan Couprougly, petit-fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau Viſir étoit tel que les Chrétiens mal-inſtruits ont peine à ſe figurer un Turc, homme d'une vertu infléxible, ſcrupuleux obſervateur de la Loi, il oppoſoit ſouvent la juſtice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moſcovite, qu'il traitoit d'injuſte & d'inutile ; mais le même attachement à ſa Loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar, malgré la foi des Traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'Hoſpitalité envers le Roi de Suède. Il diſoit à ſon Maître : „ La Loi te défend „ d'attaquer le Czar qui ne t'a point „ offenſé ; mais elle t'ordonne de „ ſecourir le Roi de Suède qui eſt „ malheureux chez toi. " Il fit tenir à ce Prince huit cens Bourſes, une Bourſe vaut cinq cens écus, & lui conſeilla de s'en retourner paiſi-

blement dans ses Etats par les Terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des Vaisseaux Français, qui étoient alors au Port de Constantinople; & que Mr. de Fériol, Ambassadeur de France à la Porte, offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le Roi de Suède, qui dans ses prospérités avoit outragé l'Empereur Allemand, & desobligé Louïs XIV, auroit cru trop risquer sa liberté en passant sur les Terres de l'Empire. Il refusa avec hauteur ces deux voyes de retourner dans ses Etats, & fit dire au Visir & à Mr. de Fériol qu'il s'en tenoit à la promesse du Grand-Seigneur, & qu'il espéroit rentrer en Pologne en Vainqueur avec une Armée de Turcs. Tandis qu'il faisoit dépendre sa distinée des caprices d'un Visir, & qu'il étoit réduit à recevoir des bienfaits & des affronts de la Cour Ottomane, tous ses ennemis réveillés attaquoient ses Etats.

La Bataille de Pultava fut d'abord le Signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, con-

contre la Paix d'Alrandſtàd., & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie, Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en priſon Fingſten & Imof ſes Plénipotentiaires qui avoient ſigné ſon abdication, comme s'ils avoient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses Troupes Saxonnes qui avoient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenérent à Varſovie, accompagné de la plûpart des Palatins Polonois, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avoient fait depuis les mêmes ſermens à Staniſlas, & revenoient en faire de nouveaux à Auguſte. Siniawsky même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire Roi, ſe contenta de reſter Grand-Général de la Couronne. Flemming ſon Premier Miniſtre, qui avoit été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon Maître une grande partie de la Nobleſſe Polonoiſe.

Le Pape releva ſes Peuples du ferment de fidélité qu'ils avoient fait à

Staniſlas. Cette démarche du Saint Pere faite à propos, & apuyée des forces d'Auguſte, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avoit nulle envie de conteſter alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de ſe mêler du Temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers ſous la domination d'Auguſte, & recevoit ſans répugnance une abſolution inutile que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de Charles & la grandeur de la Suède touchérent alors à leur dernier période. Plus de dix Têtes couronnées voyoient depuis long-tems avec crainte & avec envie la domination Suédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la Mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chûte de Charles & ſon abſence réveillérent les interêts, & les jalouſies de tous ces Princes aſſoupies long-tems par des Traités, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant d'abord de ſa victoire, prit Vibourg & toute la Carelie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiège devant Riga, & envoya un Corps d'armée en Pologne pour aider Auguſte à remonter ſur le Trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois, l'Arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultoit que ſes interêts, au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ſes idées de vangeance & de gloire. Le Monarque Suédois avoit ſecouru ſes Alliés, & accablé ſes ennemis ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires: le Czar ſe conduiſant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut ſecourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderoit la Livonie; & que cette Province pour laquelle Auguſte avoit allumé la guerre, reſteroit aux Moſcovites pour toujours.

Le Roi de Dannemarck oubliant le Traité de Travendal, comme Auguſte celui d'Altrandſtad, ſongea dès lors à ſe rendre maître des Duchez de

de Holſtein & de Brême, ſur leſquels il renouvella ſes prétentions. Le Roi de Pruſſe avoit d'anciens droits ſur la Poméranie Suédoiſe, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyoit avec dépit que la Suède poſſedât encore Viſmar, la plus belle Ville du Duché : ce Prince devoit épouſer une Nièce de l'Empereur Moſcovite ; & le Czar ne demandoit qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. George Electeur de Hanover, cherchoit de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munſter auroit bien voulu faire auſſi valoir quelques droits, s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois defendoient la Poméranie & les autres Païs que Charles poſſédoit en Allemagne : c'étoit-là que la guerre alloit ſe porter. Cet orage allarma l'Empereur & ſes Alliés. C'eſt une Loi de l'Empire que quiconque attaque une de ſes Provinces, eſt réputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand

grand embarras. Tous ces Princes, à la réserve du Czar, étoient réunis alors contre Louïs XIV. dont la puissance avoit été quelque tems aussi redoutable à l'Empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du Siècle pressée du Midi au Nord, entre les Armées de la France & de la Suède. Les Français avoient passé le Danube, & les Suédois l'Oder: si leurs forces, alors victorieuses s'étoient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède, avoit aussi humilié la France: toutefois la Suède avoit encore des ressources, & Louïs XIV. faisoit la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie, & le Duché de Brême devenoient le Théâtre de la Guerre, il étoit à craindre que l'Empire n'en souffrît; & qu'étant affoibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louïs XIV. Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Allemagne, Anne Reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies,

Unies, conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709. un des plus singuliers Traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances, que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Poméranie, ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de Charles XII. pourroient l'attaquer par-tout ailleurs. Le Roi de Pologne & le Czar accédérent eux-mêmes à ce Traité, ils y firent insérer un Article aussi extraordinaire que le Traité même; ce fut que les douze mille Suédois qui étoient en Poméranie, n'en pourroient sortir pour aller défendre leurs autres Provinces.

Pour assûrer l'exécution de ce Traité, on proposa d'assembler une Armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder: c'eût été une nouveauté singuliére qu'une Armée levée pour empêcher une guerre: ceux même qui devoient la soudoyer, avoient pour la plûpart beaucoup d'interêt à faire cette guerre qu'on pré-

prétendoit écarter ; le Traité portoit qu'elle feroit compofée des Troupes de l'Empereur, du Roi de Pruffe, de l'Electeur de Hanover, du Landgrave de Heffe, de l'Evêque de Munfter.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette Armée, ne donnérent rien : il n'y eut pas deux Régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, perfonne ne la garda ; & tous les Princes du Nord qui avoient des interêts à demêler avec le Roi de Suède reftérent en pleine liberté de fe difputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laiffé fes Troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le fiège de Riga, s'en retourna à Mofcou étaler à fes Peuples un appareil auffi nouveau que tout ce qu'il avoit fait jufqu'alors dans fes Etats ; ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains.

Il

Il fit ſon entrée dans Moſcou le premier Janvier 1710. ſous ſept Arcs triomphaux dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le Climat peut fournir, & de ce que le Commerce floriſſant par ſes ſoins y avoit pu apporter. Un Régiment des Gardes commençoit la marche, ſuivi des Piéces d'Artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune étoit traînée par huit Chevaux couverts de houſſes d'écarlatte pendant à terre : enſuite venoient les Etendarts, les Timbalies, les Drapeaux gagnés à ces deux Batailles, portés par les Officiers & par les Soldats qui les avoient pris; toutes ces dépouilles étoient ſuivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un Char, fait exprès, paroître le Brancard de Charles XII. trouvé ſur le Champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de Canon : derriére ce Brancard marchoient deux à deux tous les priſonniers : on y voyoit le Comte Piper, Premier Miniſtre de Suède, le célèbre Maréchal Renchild, le Comte de Leven-

venhaupt, les Généraux Slipenback, Stakelberg, Hamilton, tous les Officiers & les Soldats qu'on disperſa depuis dans la Grande Ruſſie. Le Czar paroiſſoit immédiatement après eux sur le même Cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voyoit les Généraux qui avoient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre Régiment des Gardes venoit enſuite ; les Chariots de munitions des Suédois fermoient la marche.

Cette Pompe paſſa au bruit de toutes les Cloches de Moſcou, au son des Tambours, des Timbales, des Trompettes, & d'un nombre infini d'Inſtrumens de muſique, qui ſe faiſoient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cens Pièces de Canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes qui s'écrioient : *Vive l'Empereur notre Pere*, à chaque pauſe que faiſoit le Czar dans cette Entrée triomphale.

Cet appareil impoſant augmenta la vénération de ſes Peuples pour ſa perſonne : tout ce qu'il avoit fait d'utile

en leur faveur, le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le Blocus de Riga; les Généraux s'emparérent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le Roi de Dannemarck vint avec toute sa Flote faire une descente en Suède: il y débarqua dix-sept mille hommes qu'il laissa sous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suède étoit alors gouvernée par une Régence composée de quelques Sénateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockolm. Le Corps du Sénat qui croyoit que le Gouvernement lui appartenoit de droit, étoit jaloux de la Régence: l'Etat souffrit de ces divisions; mais quand après la Bataille de Pultava, la premiere nouvelle qu'on apprit dans Stockolm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs; & que les Danois étoient descendus en Scanie, où ils avoient pris la Ville d'Helsinbourg, alors les jalousies cessérent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençoit à être

épui-

épuisée de Troupes réglées ; car quoique Charles eût toujours fait ses grandes Expéditions à la tête de petites Armées ; cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années ; la nécessité de recruter continuellement ses Troupes ; d'entretenir ses Garnisons ; & les Corps d'Armée qu'il falloit toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie ; Brême ; Verden : tout cela avoit coûté à la Suède pendant le cours de la guerre, plus de deux cens cinquante mille Soldats ; il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes Troupes, qui avec les Milices nouvelles, étoient les seules ressources de la Suède.

Le Roi Charles XI. parmi plusieurs Loix qui l'avoient fait accuser de tyrannie ; en avoit établi quelques-unes qui pouvoient lui mériter la reconnoissance de sa Patrie. Il forma entr'autres une Milice qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle n'est ni à charge au Trésor public, ni trop onéreuse aux particuliers ;

& qui fournit toujours des Soldats à l'Etat, sans ôter des Laboureurs aux Campagnes. Les plus riches Villages ou Seigneuries qui étoient anciennement, ou qui sont encore du Domaine du Roi, entretiennent à leurs fraix un Cavalier. Les Païsans de chaque Village fournissent un Fantassin, à proportion de leurs revenus : c'est-à-dire qu'il faut avoir un certain bien, comme dix ou douze mille Francs, pour être obligé d'équiper un Soldat d'infanterie ; le Païsan qui n'a que cinq ou six mille Livres se joint à un autre qui en a autant ; s'il n'en a que trois mille, il contribue pour sa part avec plusieurs autres, & tous ensemble fournissent un homme à l'Etat.

Si le revenu de tout le Village entier ne produit que dix mille Livres, le Village ne donne qu'un homme. A la mort du Soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent ; ainsi le nombre des Milices est toujours le même qu'il a été une fois réglé par les Etats-Généraux. Les Païsans font bâtir au Soldat qu'ils entretiennent une

une Maison ou une Cabane, & lui assignent pour lui & pour sa famille, une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces Soldats distribués par Village se rassemblent à jours marqués dans le principal Bourg du Canton, sous la conduite de leurs Officiers qui sont payés par le Tresor public.

Dans les Provinces bien peuplées chaque Village à son Caporal qui exerce sa Troupe une fois la semaine. Le Sergent chargé d'un plus grand district, voit la sienne tous les quinze jours; & ainsi de grade en grade jusqu'au Colonel, qui fait la revûe de son Régiment de Milice tous les trois mois.

La Suède fut ainsi une Pepiniére de Soldats pendant les guerres de Charles XII. La Nation est née belliqueuse; & tout Peuple prend insensiblement le génie de son Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du Païs à l'autre que des actions prodigieuses de Charles & de ses Généraux, & des vieux Corps qui avoient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les

moindres Suédois en prenoient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres Païs les Païsans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faisant un Corps dans l'Etat, se regardoient comme des Citoyens, & se formoient des sentimens plus grands ; de sorte que ces Milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général Steinbock se mit par ordre de la Régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes Troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles Milices, pour aller chasser les Danois qui ravageoient toute la Côte d'Helsimbourg, & qui étendoient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux Milices des habits d'ordonnance : la plûpart de ces Laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes.

fées. Steinbock à la tête de cette Armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsimbourg le 10. Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher & donner à ses nouveaux Soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi; mais tous ces Païsans demandérent la bataille le même jour qu'ils arrivérent.

Des Officiers qui y étoient, m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colére, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. Steinbock profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois; & c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des Milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux Corps. Deux Régimens de ces Païsans armés à la hâte taillérent en piéces le Régiment des Gardes du Roi de Dannemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits se retirérent sous le Canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court, que le Roi de Dannemarck apprit le même jour à Coppenhague, la défaite de son Armée en Suède ; il envoya sa Flote pour embarquer les débris de ses Troupes. Les Danois quittérent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs Chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuérent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de Chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs Compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suédois n'en jouïssent.

Dans le même tems les Païsans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs Forêts, que leur Roi étoit prisonnier chez les Turcs, députérent à la Régence de Stockolm, &

& offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée ; & on ne manqua pas d'en instruire le Roi en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son Camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le Grand-Visir Couprougly, qui s'opposoit à ses desseins, fut déposé après deux mois de Ministère. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faisoit & défaisoit les Visirs, & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender ; mais il n'avoit aucune part à la disgrace de ce Favori. La rigide probité du Visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte : son Prédécesseur ne payoit point les

Janiſſaires du Treſor impérial, mais de l'argent qu'il faiſoit venir par ſes extorſions : Couprougly les paya de l'argent du Treſor. Achmet lui reprocha qu'il préféroit l'interêt des Sujets à celui de l'Empereur : *Ton prédéceſſeur Chourlouly*, lui dit-il, *ſavoit bien trouver d'autres moyens de payer mes Troupes.* Le Grand-Viſir répondit : *S'il avoit l'art d'enrichir ta Hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du Sérail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public ; mais celui-ci fut ſu avec la diſgrace de Couprougly. Ce Viſir ne paya point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraye vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'Iſle de Négrepont. J'ai ſu ces particularités par des Lettres de Mr. Bru mon parent, premier Drogman à la Porte Ottomane, & je les rapporte pour faire connoître l'eſprit de ce Gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, Pacha de

Sy-

Syrie qui avoit déja été Grand-Visir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du Sérail, ainsi nommés de *Balta*, qui signifie *Coignée*, sont des Esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du Sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avoit été Baltagi dans sa jeunesse, & en avoit toujours retenu le nom selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur premiére profession, ou de celle de leur Pere, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que Baltagi Mehemet étoit Valet dans le Sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince Achmet, alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son Frere Moustapha: on laisse aux Princes du sang Ottoman pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie); mais assez-belles encore pour plaire. Achmet devenu Sultan donna une de ces Esclaves qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet. Cette femme par

ses

ses intrigues, fit son mari Grand-Visir : une autre intrigue le déplaça ; & une troisième le fit encore Grand-Visir.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suède dominant dans le Sérail. La Sultane Validé, *Ali-Coumourgi*, Favori du Grand-Seigneur, le Kislar-Aga Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires, vouloient la guerre contre le Czar : le Sultan y étoit déterminé : le premier ordre qu'il donna au Grand-Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cens mille hommes. Baltagi Mehemet n'avoit jamais fait la guerre ; mais ce n'étoit point un imbécile comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de sa main un Sabre garni de pierreries ; *Ta Hautesse sait que j'ai été élevé à me servir d'une Hache pour fendre du bois, & non d'une Epée pour commander tes Armées : je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le Sultan

l'as-

l'aſſûra de ſon amitié, & le Viſir ſe prépara à obéïr.

La premiére démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des ſept Tours l'Ambaſſadeur Moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'Hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le Droit le plus ſacré des Nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres; parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur Mouphty. Sur ce principe ils ſe croyent armés pour châtier les violateurs de Traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les Ambaſſadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs Maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrétiens, & pour les Ambaſſadeurs qu'ils ne regardent d'ordinai-

re que comme des Consuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circassie; & toute la Crimée, Province connue dans l'Antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portérent leur commerce & leurs armes, & fondérent de puissantes Villes; & où les Génois pénétrérent depuis, lorsqu'ils étoient les Maîtres du Commerce de l'Europe. On voit en ce Païs des ruïnes des Villes Grecques, & quelques Monumens des Génois qui subsistent encore au milieu de la desolation & de la barbarie.

Le Kam est appellé par ses Sujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins l'Esclave de la Porte. Le Sang Ottoman dont les Kams sont descendus, & le droit qu'ils prétendent à l'Empire des Turcs, au défaut de la Race du Grand-Seigneur, rendent leur Famil-

le

le respectable au Sultan même, & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand-Seigneur n'ose détruire la Race des Kams Tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le Trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins, leurs Etats entourés de Janissaires, leurs volontés traversées par les Grands-Visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce prétexte, s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime, dont il est plutôt puni; ainsi presque tous passent de la Souveraineté à l'exil, & finissent leurs jours à Rhodes qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs Sujets sont les Peuples les plus brigands de la Terre, & en même tems, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur Païs attaquer une Caravane, détruire des Villages; mais qu'un Etranger, tel qu'il soit, passe dans leur Païs, non-seulement il est reçu par-

tout,

tout, logé & défrayé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maison, sa femme, ses filles le servent à l'envi. Les Scythes, leurs Ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'Hospitalité qu'ils ont conservée, parce que le peu d'Etrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'Armée Ottomane, ils sont nourris par le Grand-Seigneur: le butin qu'ils font est leur seule paye; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre réguliérement.

Le Kam gagné par les presens & par les intrigues du Roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des Troupes seroit à Bender, même sous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau Visir Baltagi Mehemet, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne vouloit pas flatter à ce

point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande Armée.

Les Troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe ; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'Art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la République de Venise, estimée plus sage que guerriére, défendue par des Etrangers & mal secourue par les Princes Chrétiens toujours divisés entr'eux.

Les Janissaires & les Spahis attaquent en desordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur Cavalerie qui devroit être excellente, attendu la bonté & la

legéreté de leurs Chevaux, ne sauroit soutenir le choc de la Cavalerie Allemande; l'Infanterie ne savoit point encore faire un usage avantageux de la bayonnette au bout du fusil; de plus les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit *l'Isle* de Candie. Un Esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du Sérail, fait Visir par faveur, & Général malgré lui, conduisoit une Armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des Troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fiéres d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, selon toutes les apparences, devoit vaincre Baltagi Mehemet; mais il fit la même faute avec les Turcs que le Roi de Suéde avoit commise avec lui: il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou: & ayant ordonné qu'on changeât le siège de Riga en Blocus, il assembla sur les frontiéres de la Pologne quatre-vingt mille hommes

de

de ſes troupes, avec cette Armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le Païs des Daces, aujourd'hui habitée par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie étoit gouvernée alors par le Prince Cantimir, Grec d'origine, qui réuniſſoit les talents des anciens Grecs, la ſcience des Lettres & celle des armes. Il ſe joignit d'interêt avec le Czar, dont les ſuccès faiſoient eſpérer l'abaiſſement de la puiſſance Turque & la vengeance de tant de Nations tributaires. Le Czar ayant donc fait un Traité ſecret avec ce Prince, & l'ayant reçu dans ſon Armée, s'avança dans le Païs & arriva au mois de Juin 1711. ſur le bord Septentrional du Fleuve Hieraſe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi Capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand-Viſir eut appris que Pierre Alexiowits marchoit de ce côté, il quitta auſſi-tôt ſon Camp, & ſuivant le cours du Danube, il alla paſſer ce Fleuve ſur un Pont de Bâteaux près d'un Bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit

construire autrefois le Pont qui porta son nom. L'Armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bien-tôt en présence des Moscovites, la Riviére de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du Prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les *Moldaves* dussent lui manquer. Mais souvent le Prince & les Sujets ont des interêts très-différens. Ceux-ci aimoient la domination Turque qui n'est jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les Peuples tributaires : ils redoutoient les Chrétiens, & sur-tout les Moscovites, qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils portérent toutes leurs provisions à l'Armée Ottomane : les Entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutérent avec le Grand-Visir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrérent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avoit aliéné tous les esprits.

Le Czar ainſi trompé dans ſes eſpérances, peut-être trop legérement priſes, vit tout d'un coup ſon Armée ſans vivres & ſans fourages. Cependant les Turcs paſſérent la Riviére qui les ſéparoit de l'Armée ennemie: tous les Tartares la traverſérent à la nage ſelon leur coutume, en tenant la queuë de leurs Chevaux. Les Spahis qui ſont les Cavaliers Turcs, paſſérent de même, parce qne les Ponts ne furent pas aſſez tôt prêts.

Enfin, toute l'Armée étant parvenue à l'autre bord, le Viſir forma un Camp retranché. Il eſt ſurprenant que le Czar ne diſputât point le paſſage de la Riviére, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le paſſage, au lieu de leur donner le tems de faire périr ſon Armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce Prince fit dans cette Campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la Riviére de Pruth derriére lui, cent mille Turcs devant, & environ qua-

tre mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, me voilà du moins aussi mal que mon Frere Charles l'étoit à Pultava.

Le Comte Poniatowsky, infatigable Agent du Roi de Suède, étoit dans l'Armée du Grand-Visir avec quelques Polonois & quelques Suédois, qui tous croyoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les Armées seroient infailliblement en présence, il le manda au Roi de Suède qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, joüissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruïneuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des Chevaux de Frise & des Chariots: quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son Armée si mal retranchée; mais ils attaquèrent en désordre, & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que

sa présence de leur Prince & le desespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain Mr. Poniatowsky conseilla au Grand-Visir d'affamer l'Armée Moscovite, qui manquant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitérent cette nuit : il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa Nation : tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent cinquante mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une Cavalerie presque toute démontée, & des Fantassins extenués de faim & de fatigue.

Il appella le Général Czeremetof

vers le commencement de la nuit, & lui ordonna sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réservât qu'un seul Chariot; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéroient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa Tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa Tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution desespérée, mais nécessaire; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'Armée suivit cet exemple quoiqu'à regret ; plusieurs enterrérent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers-Généraux ordonnoient déja la marche, & tâchoient d'inspirer à l'Armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes ; chaque Soldat épuisé de fatigue & de faim, marchoit sans ardeur & sans espérance. Les Femmes dont l'Armée étoit trop remplie, poussoient des cris qui énervoient encore les courages ; tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération ; c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servoient dans cette Armée.

Il y avoit alors dans le Camp Moscovite, une femme aussi singuliére peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine. Sa Mere étoit une malheureuse Païsanne, nommée Erb-Magden, du Village de Ringen en Estonie, Province où les Peuples

sont serfs, & qui étoit en ce tems-là sous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut son Pere, elle fut baptisée sous le nom de Marthe. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans : à cet âge elle fut servante à Marienbourg, chez un Ministre Luthérien de ce Païs nommé Gluk.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un Dragon Suédois. Le lendemain de ses Nôces, un Parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moscovites, ce Dragon qui avoit été à l'Action ne reparut plus ; sans que sa femme pût savoir s'il avoit été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonniére elle-même, elle servit chez le Général Czeremetof : celui-ci la donna à Menzikof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de Garçon patissier, Général & Prince, ensuite dépouillé de tout & relégué eu Sibérie, où il est mort dans la misére & dans le desespoir.

Ce

Ce fut à un ſouper chez le Prince Menzikof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrettement en 1707. non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva & une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avoit déja répudié depuis longtems ſa premiere femme Ottokeſa, fille d'un Boyard, acouſée de s'oppoſer aux changemens qu'il faiſoit dans ſes Etats. Ce crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans ſa Famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette Eſclave étrangére les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe; il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire; il la fit couronner Impératrice; le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'Emprie après la mort de ſon mari. L'Europe a vu avec ſurpriſe cette femme qui ne ſut jamais ni lire, ni écrire, réparer ſon édcation & ſes foi-

foibleſſes par ſon courage, & remplir avec gloire le Trône d'un Légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le Czar elle quitta la Religion Luthérienne, où elle étoit née, pour la Moſcovite; on la rebaptiſa ſelon l'uſage du Rit Ruſſien, & au lieu du nom de Marthe, *elle* prit le nom de Catherine, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette Femme étant donc au Camp de Pruth, tint un Conſeil avec les Officiers-Généraux, & le Vice-Chancelier Schaffirof, pendant que le Czar étoit dans ſa Tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le Vice-Chancelier écrivit une Lettre au Grand-Viſir au nom de ſon Maître: la Czarine entra avec cette Lettre dans la Tente du Czar, malgré la défenſe; & ayant après bien des prières, des conteſtations & des larmes, obtenu qu'il la ſignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avoit de plus précieux, tout ſon argent; elle en emprunta mê-

même des Officiers-Généraux; & ayant composé de cet amas un present considérable, elle l'envoya à Osman Aga, Lieutenant du Grand-Visir, avec la Lettre signée par l'Empereur Moscovite. Mehemet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un Visir & d'un Vainqueur, répondit : que le Czar m'envoye son Premier Ministre, & je verrai ce que j'ai à faire. Le Vice-Chancelier Schaffirof vint aussi-tôt, chargé de quelques presens qu'il offrit publiquement lui-même au Grand-Visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avoit besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La premiére demande du Visir, fut que le Czar se rendît avec toute son Armée à discrétion. Le Vice-Chancelier répondit que son Maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure; & que les Moscovites périroient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infâmes. Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Schaffirof.

Mehemet Baltagi n'étoit pas guerrier;

rier : il voyoit que les Janissaires avoient été repoussés la veille ; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendroit des conditions du Traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident qui peut faire connoître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux Gentilshommes Italiens, parens de Mr. Brillo, Lieutenant-Colonel d'un Régiment de Grenadiers au service du Czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenérent à leur Camp, & offrirent de les vendre à un Officier des Janissaires ; le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trève, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le Grand-Visir avec ces deux prisonniers.

Le Visir renvoya ces deux Gentilshommes au Camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient

voient eu le plus de part à leur enlévement.

Cependant le Kam des Tartares s'oppofoit à la conclufion d'un Traité qui lui ôtoit l'efpérance du pillage : Poniatowsky fecondoit le Kam par les raifons les plus preffantes. Mais Ofman l'emporta fur l'impatience Tartare, & fur les infinuations de Poniatowsky.

Le Vifir crut faire affez pour le Grand-Seigneur fon Maître, de conclure une Paix avantageufe. Il exigea que les Mofcovites rendiffent Azoph, qu'ils brûlaffent les Galéres qui étoient dans ce Port, qu'ils démoliffent des Citadelles importantes bâties fur les Palus Méotides, & que tout le Canon & les munitions de ces Fortereffes demeuraffent au Grand-Seigneur; que le Czar retirât fes Troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cofaques qui étoient fous la protection des Polonois, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un Subfide de quarante mille fequins par an, Tribut odieux impofé depuis

long-

long-tems ; mais dont le Czar avoit affranchi son Païs.

Enfin, le Traité alloit être signé sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suède. Tout ce que Poniatowsky put obtenir du Visir, fut qu'on insérât un Article, par lequel le Moscovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII. ; & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet Article que le Czar & le Roi de Suède feroient la paix s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son Armée, son Canon, son Artillerie, ses Drapeaux, son Bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son Camp deux heures après la signature du Traité, qui fut commencé, conclu & signé le vingt-un de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échappé de ce mauvais pas se retiroit Tambour battant & Enseignes déployées, arrive le Roi de Suède impatient de combattre, & de voir son ennemi en-

entre ſes mains. Il avoit couru plus de cinquante lieues à cheval, depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il deſcendit à la Tente du Comte Poniatowsky; le Comte s'avança triſtement vers lui, & lui apprit comment il venoit de perdre une occaſion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le Roi outré de colére va droit à la Tente du Grand-Viſir: il lui reproche, avec un viſage enflammé, le Traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le Grand-Viſir d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais, ajoute le Roi, n'avois-tu pas toute l'Armée Moſcovite en ton pouvoir? Notre Loi nous ordonne, repartit gravement le Viſir, de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miſéricorde. Eh, t'ordonne-t-elle, inſiſte le Roi en colére, de faire un mauvais Traité, quand tu peux impoſer telles loix que tu veux? Ne dépendoit-il pas de toi d'amener le Czar priſonnier à Conſtantinople?

Le Turc pouſſé à bout répondit ſéchement: Et qui gouverneroit ſon Empire en ſon abſence? Il ne faut

pas que tous les Rois soient hors de chez eux. Charles repliqua par un sourire d'indignation ; il se jetta sur un Sopha, & regardant le Visir d'un air plein de colére & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarassant exprès son éperon dans la Robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender le desespoir dans le cœur.

Poniatowsky resta encore quelque tems avec le Grand-Visir, pour essayer des voyes plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la Priére étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier Dieu.

Fin du cinquième Livre & du Tome I.

